

Alain Didier-Weill

Le savoir dans le Réel

L'originnaire, c'est une articulation entre le Réel et le Symbolique c'est-à-dire quelque chose qui précède l'introduction de l'Imaginaire. Le plus originnaire pour Lacan c'est donc cette énigme de l'articulation d'un savoir : alors il y a plusieurs termes, il va dire symboliquement réel, il va dire savoir absolu, il va dire savoir dans le réel, il va dire savoir chu dans le réel. Comment, c'est le mot de Lacan, comment le mystère, c'est le mot qu'il emploie, le mystère des mystères pour lui c'est le réel humain, qu'est ce qui fait que sur le réel humain va se greffer du signifiant ? C'est une question comme telle que Freud ne se pose pas. Pour Freud, qui est déjà pris par son extraordinaire découverte, pour Freud qui vient de découvrir la réalité de l'Inconscient, Freud découvre l'Inconscient originnaire comme une écriture, ce que Lacan appellera le Symbolique, une écriture du signifiant. Vous vous rappelez de la métaphore qu'utilisera Freud en jouant avec l'ardoise magique, le jouet des enfants. Freud propose de comprendre l'Inconscient dont il parle en évoquant le stylet qui en appuyant sur la feuille de celluloid fait apparaître un trait ou des mots, on peut l'effacer après, mais il se trouve que ça dis paraît de la membrane carbone mais que la pression du stylet s'inscrit à jamais dans la cire et cette inscription dans la cire c'est pour Freud l'image qu'il nous propose pour comprendre l'inconscient. Lacan déplace l'énigme, la question de Lacan va au-delà, c'est un pas avant : il pose la question de la cire. On pourrait dire de la cire humaine. De cette substance sur laquelle va s'inscrire le signifiant et qui dans la bouche de Lacan va devenir le Réel. Et il se demande : Qu'est ce qui fait qu'il est possible que cette surface blanche, que cette cire, se prête à l'inscriptibilité ?

Elisabeth Blanc — Je suis très heureuse, ce soir d'accueillir Alain Didier-Weill, je ne vous le présente plus, tout le monde le connaît. Je rappelle quand même qu'il a écrit des ouvrages très importants : « *Les trois temps de la Loi* », « *Quartier Lacan* », « *Invocations* », « *Lila ou la lumière de Vermeer* », « *Les mémoires de Satan* ». Il est aussi et, de plus en plus, dramaturge, il a écrit notamment : « *Vienne 1913* » qui a connu et connaît encore un beau succès, et, à l'Unesco récemment, on a pu assister à la présentation de son ouvrage : « *L'histoire des droits de l'homme* » mis en espace par Daniel Mesguish. C'est pourquoi, nous sommes très fiers d'avoir parmi nous ADW qui est quelqu'un d'un peu à part dans le monde psychanalytique. Mais nous sommes encore plus heureux, si c'est possible, car cette année nous étudions le séminaire de Lacan de 1977 : « *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* » et vous avez remarqué qu'il y a deux interventions d'ADW dans ce séminaire et quand j'ai demandé à Alain de venir nous en parler trente ans après, j'ai senti que pour lui l'émotion était toujours aussi forte lorsqu'il évoque sa relation à Lacan et les échanges théoriques extrêmement importants qu'il a eus avec lui. Nous travaillons ce séminaire non seulement ici mais aussi en groupes de travail et pour nous c'est un casse tête pas possible, ce Bozef par exemple et le : « je sais que tu sais que je sais que tu sais », l'histoire de la lettre volée et de la passe, qu'est ce qu'un signifiant nouveau ? Enfin tout ce que tu as amené dans tes interventions. Alors

peut-être, trente ans après, tu vas nous éclairer là-dessus et nous en dire un peu plus ?

ADW — Merci Elisabeth, si c'est possible de vous éclairer ? J'attends moi-même d'être éclairé sur ces sujets, d'ailleurs, personnellement, ça m'intéresserait beaucoup, avant de dire des choses sur ce séminaire, puisqu'un certain nombre d'entre vous le lit et l'étudie, de commencer par écouter vos questions, ce qui me guiderait un peu dans l'interlocution qu'il va y avoir entre nous, savoir les questions que nous nous posons. Je poserai mes questions et si vous voulez bien me transmettre les vôtres.

EB — Qui est Bozef et pourquoi vouloir nommer le Savoir absolu ?

ADW — D'accord, est-ce que d'autres questions peuvent monter pour m'aider à cogiter avec vous ?

EB — On a beaucoup parlé dans les séances précédentes du signifiant nouveau. Qu'est ce qu'un signifiant nouveau ?

Question dans la salle — La différence entre le symboliquement réel et le réellement symbolique ?

La différence entre le mentir vrai du symptôme et le mentir faux du fantasme ? La différence entre l'angoisse et le symptôme ?

Daniel Cassini — Vous avez dit aussi que quand un tableau ou une musique nous touche, on se trouve alors au plus près du refoulement originaire ?

Stoian Stoianoff — Peut-on échapper à l'effet féminisant de la lettre ?

ADW — Faut-il y échapper ?

Question — Vous avez évoqué le retour du Savoir dans le Réel ?

ADW — Bon, je vais me lancer, merci de ces questions, je vais essayer de brasser tout ça et, en cours de route, si vous avez envie de m'interrompre pour qu'on précise ces questions si complexes, faites-le. On pourra garder tout le temps la dimension du questionnement. La question aussi c'est par où commencer ? Commençons par la question d'Elisa, cette question du nom que j'ai cru devoir donner à un certain type de Savoir qui rend compte du savoir analytique et de son commentaire du topo que j'avais fait. Lacan, justement, disait que le savoir dont il s'agissait ne méritait pas d'être nommé : c'est un savoir qui n'a pas de nom propre et j'ai mis très longtemps à comprendre de quoi il retournait. Je ne sais pas ce que vous-mêmes en pensez mais Lacan, effectivement, considère que ce que j'avais, à ma façon, tenté de dire sur un plan théorique, au sujet d'un certain type de savoir qui distingue du savoir inconscient et qui est savoir dans le Réel, Lacan fait donc remarquer que dans l'ouverture de ses écrits, dans ce qui suit le séminaire sur la lettre volée, c'est pour sa part, c'est cela, ce qu'il a tenté de formaliser de façon mathématique et qu'il a appelé la paren-

thèse des parenthèses. J'ai mis très longtemps à comprendre ce que Lacan voulait indiquer par là, d'autant qu'il signalait, dans ce séminaire, qu'une de ses grandes déceptions, était de n'avoir jamais eu aucun commentaire de ses élèves sur ce qu'il avait cherché à dire dans cette parenthèse des parenthèses qui conclut donc son premier texte d'ouverture des écrits, c'est-à-dire que pour lui, c'est un texte important qui était resté sans écho. Donc, ma surprise était grande quand il a dit qu'en somme, d'une façon tout à fait autre, ça aurait été cette question du savoir dans le Réel que lui, avait tenté de formaliser de façon mathématique. Ce savoir, prêté à Bozef, est une entité définissable, à savoir: qui crée un certain type de rapport entre le sujet et l'Autre par l'intermédiaire de deux parenthèses? La parenthèse des parenthèses, c'est une tentative de dire les aventures du signifiant à partir du moment où le signifiant parasite le futur sujet humain. Eh bien, le signifiant, une fois qu'il rencontre le réel humain, qu'il va être porté à produire l'être humain qui se révèle par là, dit Lacan, eh bien, ce signifiant, une fois qu'il est livré à lui-même, à la loi du signifiant, il obéit à certaines contraintes, à certaines lois. Je vous renvoie à la manière dont Lacan traite ça. Ce sont uniquement les lois de la syntaxe, totalement arbitraires, à partir du jeu du pair et impair. Il s'agit de montrer comment le signifiant, rencontrant la syntaxe s'organise dans le Réel. Pour se rapprocher de ce dont il est question, nous sommes habitués dès que nous parlons du « savoir caché » depuis Freud, à parler du signifiant: Inconscient. Nous sommes moins habitués à penser ce qui doit précéder dans ce qu'on peut appeler le psychisme humain, qu'est ce qui doit se passer pour que se mette en place l'Inconscient. Toutes les questions autour desquelles nous tournons et qui se ramassent dans ce séminaire, reviennent à la question de la distinction entre l'Inconscient, ce que Lacan nomme encore: le réellement symbolique, et quelque chose qui précède l'Inconscient et qui est nécessaire pour que puisse apparaître ultérieurement l'Inconscient, ce que Lacan nomme dans ce séminaire: le symboliquement réel. Toute l'affaire et ce n'est pas une mince affaire, est de distinguer le réellement symbolique du symboliquement réel. Bozef ou le savoir absolu parce qu'il y a beaucoup de façons de le nommer. Il faut voir que tout au long de son enseignement et à partir de mon intervention dans ce séminaire, Lacan amène des choses mais depuis le début de son enseignement, il aborde cette question, ce n'est pas une nouveauté, ça prend des formes différentes. Lacan pose une question que Freud ne s'est pas véritablement posée, du moins de cette façon, la question de ce qui précède et Lacan va insister la dessus. Lacan se l'est posée pour différentes raisons. Je vais d'abord vous dire la première fois qu'à ma connaissance apparaît cette question dans l'enseignement de Lacan, ça apparaît dès le début, le 1^{er} ou le 2^e séminaire. Lacan réfléchit avec son auditoire, à l'époque, il y avait un dialogue incessant. Il réfléchit à ce qui est le plus originaire dans le signifiant et dans ce séminaire également il réfléchit à la rencontre de ce plus originaire. Pour aider la réflexion, il s'empare du prologue de St Jean: « au commencement était le Verbe » avec l'idée que St Jean évoquant le commencement des commencements introduit l'idée qu'au commencement était le Verbe. A partir de là, Lacan pose la question de la traduction: Verbe est un mot français qui vient du latin *verbum* dans la traduction faite par St Jérôme. La question est posée: à quoi renvoie le latin *verbum*, qu'est ce qu'il traduit? Là se pose d'emblée pour la première fois le fond de la question, parce

qu'il y a deux façons de voir à quoi renvoie Verbum. Verbum peut renvoyer à l'évangile en grec c'est-à-dire à Logos, le mot grec, ou bien à l'hébreu, à Davar, la parole en hébreu. D'emblée on est mis en rapport avec les deux sources qui sont les nôtres en tant qu'européens : la racine grecque ou la racine biblique : Logos ou Davar ? La grande différence entre Logos et Davar sans rentrer dans les détails est que Davar est une parole et Logos est la façon dont les Grecs abordent la signifiante. Logos, c'est le signifiant, c'est l'état d'un signifiant impersonnel qui existe et qui précéderait l'homme dans la Phusis. Il n'y a pas une voix qui parle chez les grecs, d'ailleurs pour les grecs, ce ne sont pas les dieux qui créent le monde, le monde est incréé. Dans la bible, le monde est créé ex nihilo, le monde est créé par la parole divine. Là on est mis d'emblée dans la contradiction dont nous héritons et ça vaut la peine de prendre en compte cette contradiction pour mesurer la complexité du problème. La contradiction est la suivante qui, pour d'autres, entraîna un conflit entre Lacan et Leclaire à ce moment-là. Lacan dit : moi je traduis verbum par le langage, Leclaire : moi je traduis verbum par la parole. Et Lacan de rétorquer, de dire que selon lui : avant la parole, avant la voix qui est en Davar, la voix divine : fiat lux au commencement Dieu dit *Lumière sera* ¹.

Lacan propose qu'avant la voix il y a quelque chose qui précède et qu'il considère être le langage, avant même que la voix intervienne. Donc, là il dit qu'il choisit le Logos grec et non pas Davar. Il prend le langage en tant qu'impersonnel et non pas la voix divine pour penser l'origine. J'essaie de vous redonner toute la complexité du débat. On se dira alors : Lacan donne une prééminence au Logos mais d'un autre côté nous observons que toute l'œuvre ultérieure de Lacan a été de donner la prééminence à la pensée biblique parce qu'il est conduit par sa pratique et en particulier par son expérience des psychoses à penser la création de l'être humain à travers la dimension de la création ex nihilo. La métaphore de la création ex nihilo est ce qui va le guider pour penser la psychose et à cet égard il est en contradiction avec Freud, parce que le juif Freud, lui se trouve être beaucoup plus proche de la pensée grecque. Freud s'écarte de la conception biblique, ex nihilo parce qu'il est attaché à ses maîtres présocratiques. Comme les grecs, Freud ne pense pas la création ex nihilo parce que son intérêt pour la pensée grecque fait qu'il ne pense pas le Réel en tant que procréé, il pense comme les grecs le Réel comme quelque chose d'incréé qui existe de toute éternité. C'est ça la conception grecque : Pour les grecs la Phusis, la nature, est plus haute que les dieux. Les dieux obéissent à la loi de la Phusis, les dieux grecs n'ont rien à voir avec le dieu créateur de la bible. Ça, c'est extrêmement important pour les élaborations théoriques de Lacan parce que même si dans ce deuxième séminaire, il dit : au début était Logos, il n'empêche que à Logos, et non pas à la voix il va attribuer ultérieurement le pouvoir de la création ex nihilo. Lacan, comme souvent jongle avec ce qui vient des traditions. La création ex nihilo est attribuée traditionnellement à la voix divine, pour Lacan, non, il prend le Logos grec et c'est au Logos qu'il va attribuer la dimension de la création ex nihilo. Il dépasse les deux traditions, en tant que clinicien de la psychanalyse. Ce préambule pour vous poser la complexité que nous rencontrons dès que chacun d'entre nous sommes amenés à penser l'originnaire. Dès qu'on pense création ex nihilo, on est conduit vers la question de l'originnaire. Dans ce séminaire, la question de l'originnaire, elle est posée indirectement

¹ Les paroles du texte sacré ne portent pas que Dieu créa la lumière, mais seulement qu'il lui ordonna de paraître. Dixitque Deus: Fiat lux, et facta est lux. Gen., I, 3. L'hébreu est plus concis encore: **יְהי אור וַיְהי אור**

Sit lux, et fuit lux. (IEHI OR, VAHI-HEI OR).

ainsi, c'est pour concevoir la création de l'inconscient que Lacan a pensé et aidé à penser l'Inconscient par le nouage à trois, du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Lacan est amené à dire que pour penser l'apparition de l'inconscient, c'est-à-dire du parlêtre, puisque c'est ça l'inconscient c'est que de la parole, de la voix va apparaître, où un parlêtre ou un parêtre va surgir, pas tout à fait ex nihilo parce que pour que l'inconscient surgisse, il faut préalablement, comme ce qu'il annonçait, en disant qu'il y avait, avant la voix, le langage, il faut qu'il y ait ce qu'il nommera dans ce séminaire, avant le Réellement Symbolique, un Symboliquement Réel qui s'articule et que cette articulation est ce qui ne s'articule pas peut être dans la psychose, quand il y a forclusion. L'originnaire, c'est une articulation entre le Réel et le Symbolique c'est-à-dire quelque chose qui précède l'introduction de l'Imaginaire. Le plus originnaire pour Lacan c'est donc cette énigme de l'articulation d'un savoir: alors il y a plusieurs termes, il va dire symboliquement réel, il va dire savoir absolu, il va dire savoir dans le réel, il va dire savoir chu dans le réel. Comment, c'est le mot de Lacan, comment le mystère, c'est le mot qu'il emploie, le mystère des mystères pour lui c'est le réel humain, qu'est ce qui fait que sur le réel humain va se greffer du signifiant? C'est une question comme telle que Freud ne se pose pas. Pour Freud, qui est déjà pris par son extraordinaire découverte, pour Freud qui vient de découvrir la réalité de l'Inconscient, Freud découvre l'Inconscient originnaire comme une écriture, ce que Lacan appellera le Symbolique, une écriture du signifiant. Vous vous rappelez de la métaphore qu'utilisera Freud en jouant avec l'ardoise magique, le jouet des enfants. Freud propose de comprendre l'Inconscient dont il parle en évoquant le stylet qui en appuyant sur la feuille de celluloid fait apparaître un trait ou des mots, on peut l'effacer après, mais il se trouve que ça dis paraît de la membrane carbone mais que la pression du stylet s'inscrit à jamais dans la cire et cette inscription dans la cire c'est pour Freud l'image qu'il nous propose pour comprendre l'inconscient. Lacan déplace l'énigme, la question de Lacan va au-delà, c'est un pas avant: il pose la question de la cire. On pourrait dire de la cire humaine. De cette substance sur laquelle va s'inscrire le signifiant et qui dans la bouche de Lacan va devenir le Réel. Et il se demande: Qu'est ce qui fait qu'il est possible que cette surface blanche, que cette cire, se prête à l'inscriptibilité? Parce que pour Lacan, le stylet qui va appuyer c'est le signifiant, c'est le Logos, il va s'inscrire, comme le stylet qui appuie sur la cire, en laissant des traces. Lacan dit ceci, je cite de mémoire: le Logos a besoin ou cherche le Réel humain, et il ajoute, le Réel est ce par quoi est soutenu l'apparition du parlêtre. Vous voyez ainsi que la création du parlêtre tel que le pensait Lacan est différente. Vont concourir deux forces: va concourir un émetteur qu'est le langage le logos qu'il compare au stylet et va concourir un récepteur qui soutient l'action de l'écriture, la cire, c'est-à-dire qu'il faut comprendre que ce récepteur, cette cire, ce n'est pas comme le jouet, quelque chose qui est entièrement passif. Il faut comprendre que cette cire, ce Réel humain s'il est différent du Réel du lézard ou du géranium c'est que ce Réel, en somme, appelle l'inscriptibilité, avant même qu'elle soit là et que si elle l'appelle, on peut concevoir que quand il y a inscriptibilité d'un simple trait, on peut concevoir que le récepteur originnaire n'est pas passif mais passible, non impassible d'inscriptibilité et qu'en somme il dit oui. Dans sa passivité il y a une activité. La façon dont Lacan parle

de cette activité mélangée à la passivité, est la suivante, il dit que le oui dont il parle est ce que Freud va reconnaître de plus radical dans l'origine du processus de la création humaine, Freud appelle ça la *bejahung*. Ce oui radical qu'il est extrêmement difficile à imaginer parce qu'il est radicalement inconscient et on ne peut pas s'imaginer ce qu'est un oui inconscient qui se prête à l'inscriptibilité. On peut plus imaginer la forclusion psychotique qui est un non, ça ne s'inscrit pas. Il est plus simple pour la pensée d'imaginer le rejet du signifiant que de s'imaginer ce qui se passe quand le signifiant est accepté, assumé pour que se procréer ce qui sera sujet de l'inconscient. Lacan dit ceci : la *bejahung* dont parle Freud n'est rien d'autre que la condition par laquelle un Réel va se prêter à être, se laisser être. Laisser être : vous voyez que dans cette formule qu'il emprunte à Heidegger, il associe une passivité et une activité. Il y a donc cette idée que concourent et le récepteur et l'émetteur, et la feuille vierge et le langage, on peut dire qu'il y a donc un pluriel dans la création et peut être ce pluriel n'est il pas étranger à cette formule qu'on trouve dans la Bible : Dieu parle et dit : faisons l'homme à notre image. Beaucoup de rabbins se sont étonnés : pourquoi parler au pluriel ? A qui s'adresse Dieu quand il dit : faisons l'homme à notre image, et certains commentateurs disent : s'il parle au pluriel c'est qu'il s'adresse à l'homme lui-même, c'est-à-dire qu'il y a une co-création. L'homme n'est pas passivement créé, comme la feuille blanche, il y a une *bejahung* fondamentale, il concourt à cette création. Je veux remarquer quelque chose qui est fondamental : la première fois que Lacan commente et réfléchit sur ce oui originaire que Freud a nommé *bejahung*, il fait cette remarque que je trouve extraordinaire : il dit : quand Freud postule la *bejahung*, invente ce concept, s'il fait ça, ça nous démontre une chose, c'est que Freud n'a pas eu besoin comme beaucoup d'entre nous de connaître Heidegger pour penser la distinction ontologique de l'être et de l'étant. Lacan fait remarquer que Freud, uniquement par le pouvoir de sa clinique, a pu penser ce oui radical, qu'il a retrouvé par le propre chemin de l'exploration analytique, l'intuition originaire des présocratiques, et si Heidegger a eu un coup de génie, c'est simplement d'avoir eu l'idée de relire les présocratiques dans une traduction littérale et d'introduire la distinction ontologique entre l'être et l'étant. C'est ça qu'Heidegger apporte, après ce sont des développements. Le point de départ, c'est ça : de retrouver que le mot *Phusis* des grecs est improprement traduit en langue latine par la nature mais que *Phusis* à l'origine n'est pas un substantif mais un verbe. Un verbe qui signifie : croître, pousser, apparaître, déclore, venir à l'être. L'intuition présocratique est que l'être, ce qui tend, c'est que ce qui se manifeste dans la nature par la croissance et la décroissance, par l'apparition et la disparition, le fait que cette table est là mais qu'un jour elle sera en poussière. L'idée des grecs, l'intuition des présocratiques a ceci de commun c'est de découvrir qu'il y a des étants, les étants apparaissent, croissent et décroissent. Au-delà de la manifestation d'apparaître et de disparaître, il y a un au-delà selon eux, qui est quelque chose d'impérissable, d'invariable, qui échappe à la variation, que le premier présocratique Talés va dire : c'est l'eau, c'est une substance. Alors selon les présocratiques, l'idée de la substance va changer. Talés dira c'est l'eau, Héraclite dira c'est le feu, un autre dira c'est l'air et puis il y en aura un, avec un génie propre qui ira encore plus loin dans l'abstraction qui dira qu'au-delà de l'eau, au-delà du feu, c'est l'être. Voilà, le grand mot est lâché, il y a de l'être au-

delà de l'étant. Au-delà de la manifestation et de la disparition, et c'est là où Lacan considère que dans notre culture, il y a confusion depuis la métaphysique platonicienne entre l'être et l'étant et il fait remarquer que Freud réintroduit la distinction radicale qui fait que l'étant ce n'est pas l'être et voilà ce que ça signifie d'un point de vue psychanalytique, pour Freud la *bejahung* c'est l'acte par lequel un signifiant originaire s'inscrit dans un Réel humain, le porte à l'être. C'est l'être de signifiante totalement énigmatique. Cet être, c'est l'intersection Réel/Symbolique. Ce que les philosophes appellent l'être. Lacan dit que cet être, quand le sujet sera advenu c'est sans doute ce qu'il cherchera toute sa vie mais il le cherchera dans ce qui adviendra après c'est-à-dire l'étant, c'est-à-dire l'objet, les objets du monde. Ce que l'humain découvre, c'est que dans les objets du monde, avec leur apparition qui commence à être saisissable quand le conscient existe qui recherche ce fameux objet perdu, et bien cette recherche éperdue de l'objet perdu, au-delà de l'objet, c'est l'être. Cet originaire signifiante qui est crypté parfois sous le nom de Dieu, parfois sous le nom de couleur chez un peintre, parfois sous le nom de son sublime chez un musicien, au-delà de l'objet c'est une quête de signifiante qui n'est pas sexuelle à laquelle Lacan donne parfois le nom de Désir x pour dire que c'est un désir plus complexe que le désir sexuel qui est causé par un fantasme, le Désir x est plus lié à la signifiante et l'étant, l'objet, jamais ne donnera cette signifiante. Et donc le principe de plaisir qui recherche éperdument l'objet et, dans l'objet cette signifiante perdue, or, il est impossible au principe de plaisir, c'est de là que vient le mot impossible utilisé par Lacan pour parler du Réel, il est impossible au principe de plaisir de trouver l'au-delà du principe de plaisir c'est-à-dire l'être de signifiante, le rapport à la parole et au signifiant fondamental qui précède le rapport à la constitution du monde des objets. C'est en ce sens que Lacan dit dans ce séminaire, chose très énigmatique, il dit par exemple: ce Réel originaire, ce symboliquement réel originaire, intersection Réel/Symbolique, ça existe avant la voix, avant l'être parlant et il dit la vérité ce Réel mais il ne parle pas, ce qui parle, ajoute Lacan dans la même phrase, c'est l'inconscient et l'inconscient par l'intermédiaire de l'Imaginaire de la dénégation ne cesse de mentir. Il parle la vérité par l'intermédiaire du mensonge, c'est-à-dire par l'intermédiaire de la dénégation, la vérité s'avoue à travers le mensonge qui en tant que mensonge pose la question de la vérité. Si je mens, c'est que je pose la question de la vérité. Ça c'est l'inconscient quand il parle. L'inconscient donc passe par cette expérience de la dénégation qui est en jeu dans la cure. Il succède à ce qui se passe comme temps logique préliminaire d'une signifiante la plus originaire qui dit la vérité mais n'a pas de voix pour parler. Comment est ce qu'on peut comprendre ça? D'abord je vous donne un exemple simple pour aborder la question avant que ça devienne plus compliqué. Dans les années 1910, voire plus tôt encore, Rilke est secrétaire de Rodin à Paris, il raconte dans une lettre à Lou Andréa Salomé, il raconte son épisode parisien et il raconte un moment de désespoir mélancolique qui l'envahit et pris par un tel désespoir il dit ceci: pour m'en sortir, je fais tout ce que je peux, je lis les meilleurs livres, les philosophes, les poètes, rien n'y fait, ma mélancolie s'aggrave je vais voir mes amis les plus intelligents pour qu'ils me parlent, rien n'y fait, ma mélancolie s'aggrave, je vais dans l'atelier de mon maître Rodin, une statue est en train d'apparaître, avec mes mains je touche le visage silencieux de la

statue, ma mélancolie disparaît. Voilà, une toute petite introduction pour faire sentir ce que peut être le Réel qui dit la vérité et ne parle pas. C'est un exemple, il y en aurait beaucoup d'autres, autre que cette statue qui transmet quelque chose et guérit la mélancolie d'un homme comme Rilke. Hofmannsthal d'ailleurs écrit des lettres où nous voyons des choses comparables. Hofmannsthal raconte dans son journal qu'un jour, par exemple, un jour qu'il est en proie à une douleur psychique intense, comme il en avait souvent, il entre dans une galerie car il a entendu qu'il y avait une exposition d'un jeune peintre inconnu, exposé pour la première fois en Autriche et qui s'appelle Van Gogh, il entre et il dit à sa correspondante, j'ai vu des couleurs qui m'ont guéri, quand je suis sorti, je n'étais plus le même. Voilà des touches encore pour vous parler du Réel qui dit la vérité et qui ne parle pas et, à ce sujet, Lacan dira de l'Art, en général, l'Art parle avec des mots qui sont de l'hyper verbal, au second degré, et là il s'oppose à la conception traditionnelle de l'IPA qui oppose le verbal qu'on parle et le pré-verbal que parle le nourrisson. L'Idée de l'IPA c'est qu'il y a le pré-verbal et qu'après le pré-verbal, il y a une conquête vers le verbal. Lacan dit non, à l'origine, il y a l'hyper verbal c'est ce qui est du côté de l'Art et après il y a une décroissance quand on est dans la parole humaine. Une décroissance, dès que le signifiant s'associe au signifié, bien sûr, c'est une conquête, en particulier pour la Science, pour les professeurs qui enseignent dans toutes les Facultés. Le signifié, c'est une conquête mais à côté de cette conquête du signifié, il y a une déperdition: le signifiant associé au signifié qui se rapproche du signe, il perd ce pouvoir de transmissibilité et d'efficacité qu'il a eu par exemple sur Rilke. Il perd le pouvoir que Lacan repère chez l'analysant. Il dit, à la fin de ce séminaire: qu'est ce qu'il faut faire avec un analysant pour lui transmettre ce qui est nécessaire, pas pour qu'il comprenne plus, mais pour qu'il soit changé et pour qu'il y ait un effet, il dit: il faut être capable d'être un poète. Il faut être capable de produire un signifiant qui ne veut rien dire. C'est ça un signifiant nouveau, c'est un signifiant qui n'est pas qu'un signifiant reçu par la mémoire, c'est la capacité à produire une nouveauté pour autant que le propre d'un signifiant artistique, que ce soit une note de musique, une couleur, le mouvement d'un danseur, le propre d'une production artistique c'est qu'elle se donne comme tout le temps nouvelle. Un morceau de jazz, un tableau, on peut le regarder et étrangement, ne jamais trouver de monotonie parce que ça dispose d'une efficacité signifiante qui indéfiniment fait de l'effet, elle ne se donne pas à la compréhension. C'est ça, quand Lacan parle du signifiant nouveau et il l'articule, très précisément à la création poétique, voire même musicale parce qu'il dit: finalement le signifiant, l'interprétation idéale ce n'est pas seulement une interprétation qui raisonne, qui donne du sens, et c'est déjà pas mal, mais plus loin que raisonner, il faut que ça sonne. Il faut que ça fasse entendre un chant. Là, il évoque la poésie chinoise dont la fonction qui lui a été transmise par son ami Cheng, qu'il cite dans ce séminaire, est de faire sonner la capacité qu'a la parole, qu'ont les mots de chanter. Voilà ce qu'est pour Lacan, à la fin de sa vie, une sorte d'autocritique qu'il se fait à lui-même parce qu'il dit: moi je ne suis pas assez poète, poétasé, pour produire de telles interprétations. Il faut être un poète absolu. Alors c'est ça la question qui était posée et le retour dans le Réel du signifiant, ce n'est pas SZ, ça a été mal retranscrit, c'est S2 au sens où Lacan écrit le refoulement originaire Le refoulement originaire, en

somme, on pourrait dire que c'est la capacité qu'il y a en nous, quand il y a la première inscription, qui est impensable, cependant ce qu'on peut dire c'est que dans la première inscription qui se fait en nous, il y a la bejahung, la capacité à dire oui mais en même temps que le oui, c'est une intuition de Freud, dont l'application est extrêmement importante, c'est qu'en même temps que le oui, il y a un non, un oui et un non qui se produisent en même temps, simultanément et successivement, c'est ça qui est difficile à penser, Freud nomme ce non : l'ausstossung..., et le non on peut dire que c'est ça la marque du refoulement originaire. Le plus originaire c'est le oui, mais en même temps le pré sujet dit oui et en même temps il dit non. Ce qui s'inscrit, oui, quelque chose va faire que c'est radicalement oublié. Et en tant qu'oublié, c'est conservé. A propos de cet oublié radical, la question est alors : est ce que la raison pour laquelle nous aimons l'Art et les artistes est parce que les artistes disposent de la possibilité de nous restituer, de nous rendre vivant ce qu'originellement on a oublié. Par exemple, nous avons originellement oublié quelque chose du visible, quelque chose de la sonorité, est ce que le musicien, quand nous reconnaissons vibrer en nous quelque chose en écoutant de la musique, est ce que ce n'est pas celui qui, à travers quelques notes de musique qu'on peut ouïr, nous restitue quelque chose d'inouï qui a été radicalement oublié. Est-ce que le peintre, ce n'est pas quelqu'un qui, avec quelques touches de couleurs visibles et à travers cette visibilité, nous restitue quelque chose à quoi on a originellement dit non, refoulement originaire, que l'invisible se mette soudain à habiter la visibilité. C'est le sens qu'on peut donner éventuellement à l'idée, c'est une hypothèse que j'avais posée à Lacan, que dans l'Art, peut être ce qu'il appelle le signifiant au pouvoir second, peut être lié à ce retour du refoulement originaire, dans le Réel et pas dans le Symbolique. Nous sommes habitués, en tant que psychanalystes à penser le retour du refoulé secondaire dans le Symbolique, à partir du moment où l'on est amené à penser le retour du refoulement originaire, ça ne peut être que dans le Réel. C'est plus complexe parce que cela pose la question de l'hallucination, c'est ça l'hallucination, c'est le retour dans le Réel. Ça pose la question du rapport de l'hallucination pathologique à l'hallucination normale. Freud parle parfois d'hallucination normale dans certains de ses textes. Sans aller plus loin. Lacan a été le premier à dire que l'hallucination, c'est une sorte de retour dans le Réel, d'un signifiant qui a été forclos. Dans ce séminaire là, Lacan dit que ce qu'il faut arriver à rendre compte c'est de l'apparition dans le monde de l'espèce humaine et l'espèce humaine est le lieu d'un savoir chu dans le Réel, c'est-à-dire que, à travailler la chute dans le Réel, ça implique toute la question complexe du savoir non pas inconscient mais du savoir dans le Réel. Savoir dans le Réel : par exemple, ce qu'il y a de plus patent c'est l'hallucination. C'est une manifestation d'un signifiant dans le Réel.

Mais, il y a d'autres manifestations du savoir dans le Réel, je vous en donne un autre exemple : nous entendons souvent dans notre pratique analytique des analysants qui souffrent de la chose suivante c'est d'être regardé. Un regard, le regard d'autrui, est porté sur eux et ils ont le sentiment que ce regard est un juge d'une cruauté incroyable et en général ce regard est comparable au mauvais œil. Par le mauvais œil, le sujet se sent dévoilé, mis à nu comme s'il était jugé, son secret intérieur est perdu, il est devant un juge, un tribunal, comme dans

Kafka: « Le Procès ». La question est très forte, quand l'analysant pose la question: ce regard accusateur, est ce que c'est moi qui ait un problème avec l'Autre, ou bien est ce que c'est l'Autre qui a un problème avec moi? Ce regard, c'est la manifestation du surmoi, c'est ce que le poète appelle l'œil de la conscience. Ce regard, il est donc l'occasion d'un doute fondamental: est ce que c'est moi qui crée ce regard ou est ce que il existe réellement? Est-ce que l'Autre a des problèmes avec moi? Ce doute est important car, pour le psychotique, il n'y a pas de doute, le problème ne se pose pas, c'est l'Autre qui a des problèmes avec moi. Jamais il ne se dit que c'est lui qui peut être l'auteur de ce regard. Donc, le doute montre qu'il ne s'agit pas d'une *verwerfung*, d'une forclusion. Vous trouverez dans le texte de Freud sur la dénégation qu'une des origines, un des mots clefs que Freud met à l'origine du Réel, il y a l'*ausstossung* dont je vous ai parlé, il y a la *ververfung*, le refoulement, mais il y a un autre mot: c'est *verfung*: c'est-à-dire la *verwerfung* sans le préfixe *ver*, c'est une expulsion qui n'est pas aussi radicale que la forclusion. Je pense que c'est un des mots qui rend compte de ce type de Réel qui par exemple apparaît dans le regard persécuteur. S'il reste un doute, mon indécision quant à ma responsabilité ou celle de l'Autre montre que ce doute est plutôt *verfung* que *verwerfung*. L'indécision dans l'accusation. J'ai parlé d'un certain type de Réel quand Lacan pose la question: comment est chu ce signifiant dans le Réel? J'ai parlé de la *verwerfung*, je viens de parler de la *verfung*, j'ai parlé aussi de l'*ausstossung*. Ça c'est une chute dans le Réel, mais ce qui choit dans le Réel reste articulé à ce qui échoit au Symbolique. La difficulté de penser le lien entre la *bejahung* et l'*ausstossung* c'est de penser qu'il y a un lien profond entre le oui et le non, qu'ils ne sont pas clivés. La *bejahung* qui dit oui n'est pas coupée du non de l'*ausstossung*? Et c'est parce qu'il n'est pas coupé du oui que ce non n'est pas une forclusion, qu'il n'est pas inducteur du surmoi du mauvais œil, qu'il n'est pas inducteur d'une hallucination. Il y a deux temps: oui et non et je vais vous donner un exemple pour comprendre le lien profond entre les deux. Le lien le plus profond est la création, la plus haute création humaine qui est la création du Temps, c'est-à-dire du rythme, de la pulsation. On peut considérer le oui comme ce que, dans le 1er temps dans la musique nous est donné à entendre, ce 1er temps est un oui par lequel le récepteur dit oui au signifiant, à l'Autre, en tant que récepteur et que le 2e temps, il ne s'agit plus du récepteur mais du fait que le récepteur s'est transformé en émetteur. L'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous forme inversée. Ce qui veut dire qu'il y a dans le sujet humain deux fonctions: la fonction récepteur, la cire blanche sur laquelle le stylet inscrit et la fonction émetteur qui dit non mais qui est créatrice quand elle efface le oui et fait apparaître une scansion, un rythme. Quand on efface le oui, ça ne veut pas dire négation du oui, ça veut dire transformation du oui: le sujet a dit non en effaçant le oui mais c'est un non, dans ce 2e temps qui va permettre le retour du oui, le retour du 1er temps. Le retour du 1er temps de la *bejahung*, c'est cette chose stupéfiante qui fait que le 1er temps dans la musique, il se donne comme toujours nouveau et c'est pour ça qu'il y a du swing. Comme dans le jazz, le tempo, nous sommes pris dedans. Pour moi, ça reste toujours une énigme: qu'est ce qui fait que le 1er temps est toujours nouveau, on ne s'en lasse jamais quand il y a vraiment du swing. C'est toujours nouveau et c'est tout le temps le même. Voilà l'exemple pour moi du lien

entre le oui et le non. J'ai donné l'exemple du rythme mais il y a d'autres sources pour l'aborder, il y a l'exemple du Fort Da, et puis il y a toute la réflexion des présocratiques qui réfléchissent sur le dévoilement et le revoilement, c'est-à-dire sur le fait que, c'est la célèbre sentence d'Héraclite: la nature aime à se voiler, c'est mal traduit, la bonne traduction c'est: ce qui se dévoile, Phusis, ce qui se procréé donne sa faveur ou aime ce qui se voile, (je vous rappelle ce livre admirable: *le voile d'Isis*, c'est un commentaire de cette phrase d'Héraclite, de Pierato?) c'est d'un même amour, que ce qui se dévoile, aletheia, produit ce qui se voile. Éros et Thanatos, c'est là que Freud traduit les présocratiques avec sa notion de pulsion de vie et sa pulsion de mort dans lequel, en cherchant plus loin que Freud, on peut trouver l'origine du rythme, du vivant, de la scansion, de la pulsion. C'est vrai que Freud n'a pas pensé la question de la scansion. Lacan a été plus attentif, mais Lacan n'a pas été attentif, véritablement, à ce qu'était la musique. J'ai longtemps dialogué avec lui dans ce séminaire, je lui avais fait la remarque que, lui qui avait dit que l'expérience la plus proche de l'expérience de l'inconscient c'était la pulsion invocante, qu'alors il ne parlait que de pulsion scopique et pas de la pulsion invocante sauf une exception, donc c'est dans ce contexte qu'il m'avait demandé de parler de la musique et du circuit rythmique de la musique pour voir dans quelle mesure ça pouvait donner la possibilité de penser la pulsion invocante, ce que j'avais fait dans ce même séminaire. Donc, je m'arrête là et je vais, en conclusion, dire encore ceci, ce savoir dans le Réel que j'avais nommé Bozef, c'est-à-dire savoir absolu, je ne sais même pas pourquoi Bozef, je n'ai pas réfléchi, c'est le pouvoir des mots, je suis incapable de le dire, peut être à cause de Bozz, de la métaphore de la gerbe, c'est l'idée d'un savoir qui précède le savoir inconscient. Pour conclure, je vous poserai cette question, pour essayer de comprendre et se rapprocher du plus énigmatique savoir c'est pourquoi, quand en nous, il y a des processus qui se produisent et on appelle ça par exemple: la castration? Et bien, nous, en tant que psychanalystes, on n'observe pas la castration dans l'inconscient mais les conséquences de la castration, sa manifestation, mais ne faut il pas se demander d'où détient-on l'esprit, le savoir, où ça s'apprend le savoir? Un animal n'a sûrement pas l'idée de penser la castration. D'où vient le savoir qu'on aurait d'une privation dans le corps, cette hypothèse de la castration, qu'un des processus de castration par exemple que des civilisations inventent comme la circoncision pour les juifs, d'où vient le savoir? Voilà une autre chose pour faire sentir ce savoir produit par le signifiant dès qu'on parle, dès qu'on est dans le signifiant, il y a un savoir propre au signifiant qui établit des effets dans notre corps, dans notre esprit dont on est les simples récepteurs, qu'on ne crée absolument pas, pourquoi? Personne n'a jamais inventé la castration, on ne sait pas comment a été inventée la castration, il n'y a aucun cours de castration à l'école, pourtant, il y a en nous un savoir qui fait que d'emblée on sait des choses comme celles là. D'où vient cette capacité? Lacan dans la parenthèse des parenthèses aligne des petits alpha et des petits beta, il essaie. Voilà, j'ai essayé de vous transmettre certains points fondamentaux de ce séminaire. J'ai essayé de parler des différentes questions qui ont été posées. Stoïan! la question de la lettre effectivement, la question de la répétition de la lettre et la rupture de la répétition c'est, entre autres, que ce signifiant dans le Réel, il est sidérant. Vous savez peut être que j'avais fait à Lacan une

théorie de la sidération, ce serait un signifiant qui n'a pas de sens et dont le pouvoir est d'interrompre la répétition de la lettre, d'introduire du radicalement nouveau, incompréhensible, quelque chose qui déçoit, qui nous allège de la raison, de la pensée qui est un progrès mais qui est aussi un poids très lourd qui nous empêche de sortir de notre symptôme qui est répétitif par définition. Voilà je m'en tiens là et si vous avez des questions ?

France Delville - Cela s'impose à moi, dans ce que tu viens de déployer je retrouve les deux ou trois premières pages de ton livre « Invocations », que j'ai déjà cité ici comme étant indispensable à lire, sur ce « premier temps ». Premier temps que, dans ce livre, tu as tellement bien fait sentir, avec cette phrase tout à faite stupéfiante : « c'est la musique qui nous entend ». Ce n'est pas nous qui entendons la musique, c'est l'inverse, la musique en tant que ce réel que tu viens de mentionner, et qui nous autorise à ce premier temps, d'avant la Loi. C'est ce que tu dis : « d'avant la Loi ». La castration en découle, comme nécessaire, et c'est ce premier Temps, qui engendre et la Loi, et la Castration, ce qui est la même chose, qui engendre la nécessité, vitale, du Voile. Ce premier Temps, sans voile — c'est justement sa définition, d'être sans voile — par amour, pour que l'être vive, engendre la Loi, qui est un voile, et réciproquement. Et je te remercie de ce livre « Invocations », qui, pour moi, est majeur parce qu'il réintroduit ce Temps-là, que la Psychanalyse, aussi bien freudienne que lacanienne (elles ont la même source) suppose constitutivement (c'est manifestement l'expérience intime de ses deux génies créateurs, Freud et Lacan, quoique ce soit — parce que c'est — l'expérience de tout être humain, mais chacun ne le sait pas), mais que peut-être la Psychanalyse mal comprise dédaigne, comme si le « monde », et non pas la Loi, démarrait à « bereshit ». Ce que tu viens de dire, pour moi, et ce que tu as dit dans « Invocations », c'est : « avant, il y a aleph ».

Alain Didier-Weill – Absolument.

FD — Et merci d'avoir ré-improvisé cette « évocation », d'avoir fait résonner autrement, aujourd'hui, avec d'autres mots, en le reliant à d'autres tranches de culture et d'humanité, « ce dont il s'agit ». Mais ce n'est pas d'aujourd'hui, que tu parles de ce premier temps, essentiel, que tu en témoignes : tout a commencé le 21 décembre 1976, où a lieu la Leçon III du Séminaire de Lacan « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », où Jacques Lacan te propose publiquement de reprendre ce dont tu lui as parlé quelques jours auparavant, seul à seul, et où tu lances pour la première fois la question des « Temps de la Loi ». Il était donc tout à fait logique que tu éclaires notre travail de cette année qui a pour lecture le Séminaire lacanien que je viens de citer, et nous sommes très honorés de t'avoir en chair et en os. (rires) J'invite donc à relire (1, à la fin de l'intervention) dans « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » ce que tu apportes, dont Lacan te remercie, et aussi, évidemment, « Invocations ».

ADW — Je suis très sensible que tu aies pensé à aleph, de la musique avant « berechit », je ne sais pas comment tu as été amenée à penser ça, il n'y a pas beaucoup de gens qui ont été amenés à penser ça.

Merci, oui je pense que Lacan n'avait pas connaissance d'Aleph, quand il évoquait un au-delà, effectivement, un au-delà de la parole de Dieu qui dit: lumière sera, et qu'il suppose qu'il y a quelque chose qui précède la voix, je pense qu'il n'avait pas connaissance d'Aleph. Aleph précède et n'est pas une voix, c'est imprononçable? Aleph c'est la lecture réelle, c'est le signifiant du Réel radical, muet, mais qui se fait entendre comme une musique ou comme signifiante pure.

Question inaudible de Michèle Achard

ADW — Au début de son enseignement, il dit qu'il y a de l'Un, c'est surtout dans le commentaire de la *Verneinung*, dans le dialogue avec Jean Hippolyte, et quand il commente les présocratiques, il reprend le mot des présocratiques et il dit: nous vivons dans un monde où il y a confusion de l'être et de l'étant et il dit: grâce à Freud et sans avoir besoin d'Heidegger, la psychanalyse nous instruit de la différence entre l'être et l'étant.

Il y a de grandes affinités, effectivement avec ce qu'il dit après de l'Un, mais on ne peut pas pour autant dire que c'est exactement la même chose que l'être, c'est très subtil, c'est pas sûr mais en tous cas, c'est de ce côté-là.

L'idée de l'être, telle qu'en parle Lacan, c'est quand même plus proche de l'intersection du Réel et du Symbolique et l'Un, c'est peut être uniquement le signifiant

Ce qui précède l'intersection, le signifiant tel qu'il l'évoque, c'est le signifiant originaire qui cherche le Réel.

Stoïan Stoïanoff — Il est un exercice difficile qui consiste à harmoniser Lacan d'un côté et Freud de l'autre. Dans la réponse de Lacan à Jean Hippolyte, à propos de la *Verneinung*, dans les *Écrits*, Lacan utilise le terme de *Bejahung*.

C'est une façon de rendre indirectement hommage à Freud, et à ses divinités personnelles, notamment à « brennt-a-noo », à savoir son maître Brentano. Là ça brûle, et Lacan énonce « brûle-t-il? », en détachant le T-IL, et il dit « là c'est un signifiant nouveau ». Depuis la *Bejahung* brentannienne a vécu puisque, son usage a été fortement critiqué par les logiciens. Alors, tout à l'heure j'ai entendu le terme de « signifiant caché ». De là je passe à « cachet » qui va très bien avec la cire dont tu as parlé, sans oublier le sceau dont on trouve une quinzaine d'occurrences dans le séminaire de Lacan. Dans « La lettre volée » d'Edgar Poe, il est question d'une lettre que le ministre se serait envoyé à lui-même en commettant la balourdise d'y apposer son propre sceau à la place du sceau d'origine. Chose qui est généralement passée inaperçue mais on a dès lors la signature d'un faisceau d'événements qui traverse le sujet. Faisceau de vecteurs entre lesquels s'exercent des tensions. Dans le nœud borroméen on retrouve cette dynamique des tensions, à ceci près qu'il est impossible de dire où se loge l'originaire puisque qu'aucun des ronds qui le constituent ne saurait se dire premier. Ceci est un premier point auquel s'ajoute un second, à savoir que dans ton intervention au séminaire de Lacan, mais aussi ici même, il est a été question d'un « signifiant de l'Autre barré ». C'est une écriture, et donc une lettre, qui intervient dans le texte de Lacan sur « Subversion du sujet... » dans les *Écrits*, mais Lacan la commente ailleurs, dans son séminaire, pour évoquer le cal-

cul tensoriel, qui est tout de même une référence d'une autre volée que nos interprétations à la sauvette, et se situe à des années de lumière du discours de Freud sur les pulsions. Ça m'est tombé dessus comme ça et j'aimerais que de temps en temps nous puissions en discuter de manière à repositionner les choses.

ADW — Moi aussi, je suis comme toi, c'est pour ça que j'aime ces discussions.

Là j'ai, à ma façon, cherché à dire comment je repositionne et je suis très intéressé d'entendre comment chacun d'entre nous fait aussi ce travail de repositionnement entre nos deux bons maîtres parce que je pense qu'on a tous à le faire et à se le dire et à échanger pour s'enseigner les uns, les autres.

C'est d'ailleurs je pense, ce que disait Lacan quand il a mis en place la passe et qu'il a dit on ne reçoit pas d'enseignement du savoir de la psychanalyse, comme ça, chacun d'entre nous doit le réinventer. Il n'y a pas d'autre solution pour entrer dans le savoir de l'inconscient, on ne peut pas prendre la théorie comme ça, et la reprendre parce qu'on l'a apprise.

EB — est ce que tu pourrais en parler un peu de cette question de la passe? De ce x du désir de l'analyste qui passe, comment? Parce que Lacan dit: il ne s'agit pas de savoir mais de s'entrevoir. Comment ça peut passer et comment ça peut s'entrevoir?

ADW — Je vais reprendre un peu ta première question. On peut supposer qu'il y a quelque chose dans une analyse qui empêche que ça passe, ce désir x dont j'ai parlé, ce signifiant x transmissible qui fonctionne pendant tout un temps qui est le temps de la dénégation.

Donc, l'hypothèse que je faisais et que j'ai proposé à Lacan dans ce séminaire, au sujet du savoir absolu, l'hypothèse c'était que l'analysant, que nous sommes, guidés, quand nous parlons, par la dénégation qui organise à notre insu, notre rapport à l'imaginaire, à la conscience qui organise un discours, donc la question que je posais, c'est qu'est ce qui fait:

1°: qu'à un moment donné la dénégation peut cesser d'être le support dont nous avons besoin?

et 2°: si nous arrivons à nous passer du support de la dénégation, qu'est ce qui se passe? Alors, l'hypothèse, c'était que ce qui peut nous aider à nous passer de la dénégation c'est lorsqu'il se trouve que l'analyste parvient à produire un signifiant nouveau. Ce n'est pas une explication de dire si vous faites si c'est parce que maman, papa et patati et patata, on est ok là-dessus, mais pouvoir se passer de la dénégation ça implique que l'analyste puisse produire ce signifiant nouveau, cet hyper verbal qui nous remet en contact avec l'hyper verbal qui est en nous et donc avec cette sidération que parfois l'analyse arrive à nous transmettre. Il faut que l'analyste soit aussi très loin de tout désir de pouvoir parce que produire un tel signifiant c'est se dessaisir de tout pouvoir. A ce moment là, on peut commencer ce que Lacan appelle désêtre ou destitution subjective. Nous perdons le moi, d'ailleurs on ne le perd pas pour toujours, mais on crée une autre relation à cette dénégation qui est en rapport avec le narcissisme, parce qu'il faut qu'on le défende notre narcissisme, ça aide à vivre mais le problème c'est que si on arrive à s'en soulager ça crée les conditions de

transmissibilité que le récepteur qui était sidéré, qui était renvoyé en étant sidéré à l'expérience originaire, qui est en nous, c'est-à-dire ce qui, en nous, a institué le langage, la greffe, et bien à ce moment là, peut être que l'analysant devient un parlant qui peut transmettre un type de désir qui n'est pas guidé par le désir sexuel, qui peut transmettre ce que Lacan écrit: S de grand A barré. Si l'analyste produit un signifiant nouveau, l'analysant pourrait aussi produire en réponse une nouveauté et Lacan dit finalement que la passe, au-delà de tout jury, est la seule manifestation du fait qu'il y ait un passant, ça déborde même la psychanalyse, un passant c'est un producteur de ce signifiant pour Lacan. C'est ainsi qu'il qualifie le passant: celui qui produit. Je me pose cette question: Quand Lacan a dissout son école, est ce que les mots étaient les siens ou pas, on ne tranchera jamais, toujours est il qu'il a dit: je le fais à cause de l'échec de la passe car, selon lui, le jury n'avait pas produit ce que lui Lacan attendait. Il n'entendait, dit-il du jury que des répétiteurs, des gens qui jugeaient, au nom de l'orthodoxie de Lacan, que des gens qui étaient trop proches de lui, qui voyaient à travers lui. Donc la passe, c'est très lourd de possibilités immenses et c'est en même temps très compliqué à faire fonctionner dans la réalité à cause de ce qui se passe dans une réunion d'humains qui s'appelle jury.

EB — Je crois aussi que dans ce séminaire, il parle de parole vide et de parole pleine, si j'ai bien compris, la parole pleine, c'est de la pure signifiante tandis que la parole vide, c'est celle qui met du sens. Est-ce que ce signifiant nouveau nous permet de lâcher complètement le sens et d'arriver à cet hyper verbal, au delà du sens qui viendrait surprendre et relancer la machine en quelque sorte ?

ADW — En tous cas, je ne sais pas si dans l'absolu à ce moment là, dans ce séminaire, c'est ça qu'il propose. Il est amené à le penser à ce moment là, mais, ça ne veut pas dire qu'il le pense tout le temps. Cependant, dans le contexte où il était, avec les conflits qu'il y avait dans son école, très importants, il était dans l'idée de penser l'échec de la passe qui ne pouvait produire que du signifié, que du sens et que les gens n'étaient pas réveillés. Or, pour lui, ce qu'il attend d'une interprétation, d'une nouveauté c'est ce qui réveille. Qu'est ce qui réveille, qu'est ce qui fait sortir du rêve, qu'est ce qui fait sortir du principe de plaisir ? C'est ce qui nous met en rapport avec l'au-delà du principe de plaisir, c'est l'au-delà du principe de plaisir qui réveille.

France Delville — Sur une question posée, tu as évoqué le « signifiant nouveau », et sans tarder tu as dit: « c'est le fait qu'il n'y ait pas qu'une interprétation ». N'est-ce pas fondamental ? Et après cette mise en lumière d'un « monde d'avant », comment le signifiant nouveau serait-il quelque chose qui serait connu, dicible, et répété en tant que tel ? Ne serait-ce pas justement un son « quelconque », unique, inouï, et qui le resterait, c'est-à-dire qu'il ne livrerait jamais du « sens » au sens où on l'entend, qui resterait crypté, mais qui aurait des effets d'ouverture ? Un son « quelconque » eu égard à l'arbitraire du signifiant, mais ouvrant à l'interprétation. A ce titre toute « bribe » qui ouvre à l'interprétation (c'est cela le signifiant, un conglomerat de bribes entrecoupées) n'est-elle pas à chaque fois, où tout au moins quand « cela » arrive, un signifiant nouveau ? Ainsi le signifiant nouveau ne

pourrait être un outil théorique qui serait inédit dans l'histoire de la Psychanalyse, donc « transportable », et que les psychanalystes se renverraient de main en main, didactiquement, universitairement. Le « signifiant nouveau » ne peut exister que dans la cure, sur fond d'inconscient (c'est uniquement parce les psychanalystes ont un inconscient qu'ils sont traversés de « signifiants nouveaux », mais comme pour un chacun, qui sait quand et comment?) Si le signifiant nouveau devient un objet dicible, il devient absurde, parce qu'alors il sort de la multiplicité qu'au contraire il est censé ouvrir (rouvrir). J'aime bien cette mention de Dieu disant « nous créons Adam » : la Création n'est-elle pas constitutivement multiplicité? La bribe signifiante, il ne faut jamais oublier de lui rendre son statut de presque borborygme — c'est cela une image sonore — pour la vider de ce risque de parole pleine qu'a évoquée Elisabeth Blanc. A ce moment ne peut-on dire que le « signifiant nouveau » est « lien à aleph », lien qui restera sur fond de faille donc à jamais inaccessible intellectuellement, mais qui traversera le Sujet, et à ce titre le fera naître à une forme de connaissance (jouissance autre)? Une prise de contact qui aurait des effets, et qui, par une sorte de travail du négatif (puisque ce contact existe dès l'origine, n'est-ce pas « l'être »?) ne serait que la levée de ce qui empêchait ce contact, le temps d'un flash. Voile soulevé.

Stoian Stoianoff — Ça peut être entendu de deux façons; par exemple, à la fin de la cure l'analysant dans la passe peut proposer une nouvelle théorie de l'inconscient. Ou bien, s'agissant de quelqu'un qui, ayant déjà interprété une pièce, en vient à la réinterpréter en un sens nouveau. Mais jusqu'où peut-on aller dans le sens d'une adhésion au personnage que l'on interprète? A supposer qu'on joue le rôle d'un entrepreneur qui promet à ses employés un SMIG à 3000 euros et la semaine de 30 heures, se trouve-t-on dans l'obligation de tenir ces promesses, formulées sur la scène, dès lors qu'on est redescendu sur le plancher des vaches? Jusqu'à quel point ce qui est dit engage?

ADW — Oui, ça prête à conséquences. Quand le dire n'est plus lié à la dénégation et qu'il n'a pas de conséquences.

Question — A la fin de la leçon 6 il parle d'un écrit qui ne serait pas un écrit universitaire.

ADW — Je suis un peu perdu là, je ne vois pas ce dont il s'agit.

Question — C'est lorsque vous terminez votre travail sur le graphe et à partir du séminaire de la lettre volée vous terminez sur l'hypothèse d'un écrit qui ferait partie de la passe mais qui serait un écrit qui ne serait pas universitaire. Ça m'intéresse beaucoup car si vous avez parlé de création, ce soir, c'est qu'il serait question de la création du psychanalyste, d'une création personnelle, hors travail mais dans sa relation intime avec la théorie psychanalytique

ADW — Il y a entre l'écrit et la parole, un lien qui est troublant, complexe et depuis la psychanalyse, on peut penser qu'il peut y avoir une continuité entre l'écrit et la parole, une continuité artistique aussi, dans le théâtre je crois qu'on peut dire qu'il y a une continuité entre

l'écrit et la parole, par exemple: un acteur c'est quelqu'un qui, à partir d'un texte écrit, si c'est vraiment un acteur, fait émigrer dans sa voix quelque chose qui fait que, quand il parle, on entend l'écrit originaire comme si l'on entendait dans sa voix le crissement de la plume de Molière qui écrit, on entend les deux en même temps, on entend à la fois qu'il est parlé et parlant. En psychanalyse il y a quelque chose de comparable mais inverse. On part de la voix de l'analysant et on se dirige vers l'écrit qui est derrière, inconscient et donc, nous pensons qu'il y a une continuité telle que si on part de la voix et qu'on arrive à l'écrit, cette continuité existe et qu'à partir de l'écrit inconscient on pourra la mettre en voix, autrement, et éventuellement dans un autre écrit. Je dis ça parce que la vie nous apprend qu'il peut y avoir une discontinuité redoutable entre l'écrit et la parole. Un exemple qui permet d'aborder cette question: c'est le témoignage d'un ami israélien. Il n'y a pas très longtemps, avant la réunion d'Annapolis, aux États Unis, six israéliens et six palestiniens à Jérusalem se réunissaient pendant toute l'année pour parler entre eux et pour voir si en parlant ils allaient, par la parole, arriver à l'idée de mot autour duquel ils pourraient penser une paix possible. Réunions hebdomadaires de ces hommes pendant un an et ils parviennent au bout d'un an à trouver entre eux les mots et ça leur donne brusquement l'idée que c'est possible: on a les mots dans notre échange, on a les mots qui nous disent que le mot paix prend sens. Le week-end d'après, pour couronner leur travail et le rendre transmissible, ils décident donc de se réunir pour transcrire simplement sur le papier les mots qui sont les mots de la paix que par la parole ils ont acquis et ils découvrent dans la stupeur et l'effroi que dès que tous ces mots sont mis par écrit, c'est l'échec total et qu'ils se sentent tous trahis, des deux côté par l'écriture de ce qui s'était dit. Voilà aussi pour parler du rapport de l'écrit à la parole, il ne faut pas oublier ce genre d'expérience qui est en fait assez énigmatique. Qu'est ce qui fait que la transcription peut aboutir?

Olivier Lenoir — (inaudible) à propos de l'esquisse et de l'ardoise magique

EB — Est-ce qu'on peut écrire un cas clinique? Qu'est ce qui reste de la parole entendue quand on veut l'écrire?

ADW — C'est vrai que Lacan s'est toujours refusé à ça

EB — Oui mais en même temps il fait passer des choses entendues dans sa clinique.

ADW — Lacan reconnaît tout à fait la théorie freudienne de l'écrit, à ceci près qu'il dit: y a de l'écrit et j'attends la parole, il tente peut être pas de dissocier comme le fait Derrida et dire: avant, il y a l'écrit. Lacan ne dit pas avant — après, il semble considérer, mais c'est vraiment très complexe à démêler, que l'écrit et la voix sont indissociables. Il est porté à penser qu'il y a de l'écrit au sein de la voix.

Stoïan Stoïanoff — Il m'a été donné d'entendre Jean Marie Villégier lire des pages du *Saint Antoine* de Flaubert. Je me suis demandé si effectivement, certains jours, il était le porte-voix du texte,

ou s'il recréait le texte en le disant. Ça dépendait des jours. Ce n'était pas le même d'un jour à l'autre.

ADW — Oui, sans doute, s'il y a un texte que nous portons en nous comme si c'était écrit, sans le savoir, sans doute comme peut être n'importe quel comédien, nous interprétons différemment. Peut être que le destin des uns et des autres est lié à la façon dont nous interprétons le premier écrit qui est posé en nous par le premier oui qu'on a dit au fait que nous sommes des êtres parlants. Avant d'être parlant, on est parlé, on dit oui au fait d'être parlé mais le problème c'est : comment, dans l'après coup, on interprète l'alliance avec la parole.

F. D. - Alors l'Alliance...

ADW — L'Alliance...

F.D. — Je lis Épinçure en ce moment, c'est très moderne, il dit « ne vous plaignez pas d'être injustement traités si vous n'êtes pas capables de faire un contrat, si vous êtes distraits, négligents vis-à-vis de la nécessité du contrat ». Qu'est-ce que le contrat, l'alliance ? Du tiers. Avec de la perte pour chacun des partis. Dans un contrat, chacun des deux partis gagne quelque chose, et cède quelque chose. C'est merveilleux, très louable, que, pour faire la paix des gens se réunissent, et certainement, entre eux, cèdent sur des choses. En tant qu'individus, ils peuvent céder, c'est le rapport au manque, à l'objet perdu, de chacun. Ils font avec leur symptôme. Mais dès que c'est écrit, cela va être lu par d'autres, on sort du « subjectif » (même s'il s'agit d'une réalité de territoires, de droits, etc.), où des Sujets ont pris leurs responsabilités, et puis on entre dans « l'objectif », dans un texte, un support qui va susciter l'interprétation que vont en faire d'autres, qui ne seront pas dans le même symptôme, dans le même rapport à l'objet perdu, qui ne seront pas dans la même opération identificatoire. Le texte sera lu sur fond de fantasme. Même si le grand Autre en tant que tiers était présent dans les échanges de parole, les interlocuteurs restaient en face-à-face parce qu'ils avaient la main sur leurs objectifs, chacun pouvait revenir sur sa demande, la modifier, céder encore autre chose, une autre entame, une autre castration. Il y avait une extériorité symbolique, mais qui fonctionnait dans ce face-à-face. Et dès qu'ils tentent d'écrire, quelque chose du réel (du trou dans le réel) surgit, et ils se sentent trahis parce que le tiers ne fonctionne plus. Qu'en penses-tu ?

ADW — Moi je suis très troublé parce que, au niveau de la parole, d'après les témoignages qu'on m'a donnés, on avait le sentiment qu'ils avaient trouvé ce tiers, par l'intermédiaire de la parole.

Ils avaient, eux, en tous cas, ce sentiment d'avoir trouvé ce pacte entre eux et c'est pour ça que quand ils l'ont trouvé, ils se sont dit : on va l'écrire. Moi, je suis très troublé par ça, je ne sais pas tout à fait quoi penser, simplement, j'entends que, quand ils ont voulu écrire ce qu'ils avaient acquis par la parole, il s'est produit une rupture de pacte. Ça a l'intérêt de nous faire sentir l'écart là où la continuité est attendue.

F.D. J'avancerai une hypothèse, c'est qu'un nouveau tiers, qui n'est plus symbolique, celui-là, qui est imaginaire (imaginaire et réel au sens du trou dans le réel comme je viens de le dire), balaye le pré-

cédent, et qui est incarné par ceux qui sont derrière les hommes de bonne volonté, qui, dès que c'est écrit, deviennent des sortes de négociateurs: leur « peuple » (c'est toute la difficulté des négociateurs), dont ils sont les représentants, les chevaliers, comme dans un tournoi, et est-ce que la culpabilité n'apparaît pas à ce moment-là, et l'idée de trahison? La trahison effectuée par le négociateur lui-même? Il sait que ce qu'il a décidé pour lui-même ne correspond pas à la demande de l'autre. Les deux partis savent que leurs partis ne seront pas d'accord. C'est une anticipation. Et ne peut-on penser qu'ils se sentent trahis parce qu'en parole ils ne pensaient pas trahir, mais que l'écrit va les trahir, c'est-à-dire (tradere) transporter leur élaboration personnelle vers ce qui leur échappe. Et qu'ils ne s'en sortiront pas indemnes. Il ne s'agit pas du courage du résistant, il s'agit de se livrer au Fantôme de l'autre, quelque chose de monumental. Qui peut s'y livrer sans angoisse? L'écrit à ce moment-là devient miroir d'angoisse. Savoir que ce qu'on écrit va être montré à d'autres, à cet autre fantasmatique, ce n'était sans doute pas soutenable.

ADW – C'est possible, oui, un autre tiers.

F.D. J'ai vu cela dans un colloque, à Nice, « Israël-Palestine », en 2000 je crois, des Israéliens et des Palestiniens qui se tenaient, à la tribune, par les épaules, amicalement, disant qu'ils vivaient en paix les uns avec les autres, au sein de la guerre, et, dans la salle, « les autres » manifestaient violemment leur mécontentement. Là il ne s'agissait pas d'un écrit qui transporterait le désir, ce désir était exposé, directement, et les réactions étaient en direct. Et ceux dont tu parles, au moment où ça commençait à s'écrire, étaient jetés là-dedans, violemment. Ils savaient que l'écrit les trahirait. Peut-être que ce n'est pas soutenable. Ils ne faisaient pas la paix sur une île déserte.

ADW — Oui. Possible que l'écrit convoque un autre Autre que la parole.

Intervenante – Je voudrais évoquer d'abord l'effet de l'œuvre d'art, de l'ordre du silence, quelque chose d'inexprimable, ensuite le souhait de Lacan de transmettre quelque chose à l'analysant qui pourrait produire du changement, et enfin, ce désir d'user les mots pour en arriver à une notion de paix, arriver au bout de quelque chose. Je m'intéresse à ce qui serait transmis et permettrait d'apporter du changement, est-ce que ça ne serait pas une création? Entre deux personnes? Et qui serait de l'ordre de ce fameux signifiant nouveau?

ADW — Ce que vous dites m'évoque qu'un signifiant qui fait un effet dont on ne comprend rien, ça fait penser tout de suite à ce qui se passe si quelqu'un fait un mot d'esprit et que le récepteur rit du mot. S'il rit et s'il y a vraiment rire, pas un sourire, la joie du rire c'est qu'on ne comprend pas, ça fait un effet dingue et le mot, fou rire, montre qu'on est un peu fou, mais c'est ça l'énigme du rire, c'est qu'on ne sait pas pourquoi on rit et pourtant dans la stupeur du rire on n'est pas sans savoir, on n'est pas fou quand on rit. Je crois que ce que vous dites me renvoie à l'énigme du mot d'esprit, c'est-à-dire que l'esprit se transmet et l'esprit, il n'y a pas de mot pour le mettre en cage mais ça se transmet. Et le récepteur du mot d'esprit c'est uniquement le rire du

récepteur, c'est lui qui peut dire qu'il y a eu mot d'esprit et ce n'est pas celui qui l'a fait qui peut le dire. Il en faut un qui rit et ça fait foi, s'il rit, c'est que c'est vrai, il y a eu passage de l'esprit mais celui qui l'a fait, ça le dépasse. Je pense qu'une interprétation d'un analyste, interprétation au sens que nous évoquons, quand elle se produit c'est comme un mot d'esprit; ça échappe à l'analyste et ça peut produire cet effet, avec de la chance, un effet comparable au fou rire. Freud fait cette remarque très subtile, il dit: Dupont fait un mot d'esprit, à la seconde ça ne le fait pas rire, si Durand rit, Dupont va reconnaître et il va rire, je crois que cela décrit la passe. A mon avis d'ailleurs le mot d'esprit c'est un mot de passe.

**NOUS REPRODUISONS CI-DESSOUS DEUX EXTRAITS DU SÉMINAIRE
« L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BÉVUE S'AILE À MOURRE » AUXQUELS IL EST
FAIT RÉFÉRENCE DANS L'INTERVENTION D'ALAIN DIDIER-WEILL**

**Extrait du Séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre »
(1976-1977). Pages 37-45 de la publication hors commerce de l'ALI**

Jacques Lacan... Je m'excuse. Ceci, je dois dire, n'est pas assurément ce que j'aurais voulu vous apporter ce matin de meilleur. J'ai eu, vous le voyez, j'ai eu le grand souci, je m'empêtre — c'est le cas de le dire, ce n'est pas la première fois — je m'empêtre dans ce que j'ai à préférer devant vous, et c'est pour ça que je m'en vais vous donner l'occasion d'avoir quelqu'un qui sera ce matin un meilleur orateur que moi, je veux dire Alain Didier qui est ici présent, et que j'invite à venir vous énoncer de ce qu'il a tiré de certaines données qui sont les miennes, qui sont des dessins d'écriture et dont il voudra bien vous faire part.

Alain Didier — Bon. Je dois dire d'abord que le Dr Lacan me prend tout à fait au dépourvu, que je n'étais pas prévenu qu'il me proposerait de me passer la parole pour essayer de reprendre un point dont je lui ai parlé ces jours-ci, dont je dois vous dire tout de suite que, personnellement je n'en fais pas l'articulation du tout avec ce dont il nous est parlé présentement. Je la sens peut-être confusément, mais c'est pas... N'attendez donc pas que j'essaie d'articuler ce que je vais essayer de dire avec les problèmes de topologie dont le Dr Lacan parle en ce moment. Le problème que j'ai essayé d'articuler, c'est d'essayer d'articuler de façon un peu conséquente avec ce que le Dr Lacan a apporté sur le montage de la pulsion, d'essayer à partir du problème du circuit de la pulsion, différentes torsions qui m'apparaissent repérables entre le sujet et l'Autre, différents temps dans lesquels s'articulent deux ou trois torsions. Cela reste pour moi assez hypothétique, mais enfin je vais essayer de vous retracer comment les choses peuvent, comme ça, se mettre en place. Alors la pulsion, le circuit pulsionnel d'où je partirai, pour essayer d'avancer, serait quelque chose d'assez énigmatique, serait quelque chose de l'ordre de la pulsion invocante et de son retournement en pulsion d'écoute. Je veux dire que le mot de pulsion d'écoute, n'existe, je ne crois pas, n'existe nulle part comme tel, cela reste tout à fait problématique. Et plus précisément quand j'ai parlé de ces idées au Dr Lacan, je dois dire que c'est plus précisément au sujet du problème de la musique et d'essayer de repérer, de repérer pour un auditeur qui écoute une musique qui le toucherait, disons qui lui ferait de l'effet, de repérer les différents temps parce que je vais essayer donc de vous livrer maintenant assez succinctement parce que je n'ai pas préparé de texte, ni de notes? Alors excusez-moi si c'est un peu improvisé. J'imagine, si vous voulez, que, si vous écoutez une musique, je parle d'une musique qui vous parle ou qui vous « musique », je pars de l'idée que, si vous l'écoutez, la façon dont vous la prenez cette musique, je partirai de l'idée que c'est en tant qu'auditeur d'abord que vous fonctionnez; ça paraît évident, mais enfin c'est pas tellement simple. C'est-à-dire que je dirai que si la musique, dans un tout premier temps — les temps que je vais essayer de décortiquer pour la commodité de l'exposé ne sont bien sûr pas à prendre comme des temps chronologiques, mais comme des temps qui seraient logiques, et que je désarticule nécessairement pour la commodité de l'exposé — si donc la musique vous fait de l'effet comme auditeur, je pense qu'on peut dire que c'est que quelque part, comme auditeur, tout se passe comme si elle vous apportait une réponse. Maintenant le problème commence avec le fait que cette réponse fait donc

surgir en vous l'antécédence d'une question qui vous habitait en tant qu'Autre, en tant qu'Autre, en tant qu'auditeur qui vous habitait sans que vous le sachiez; vous découvrez donc qu'il y a là un sujet quelque part qui aurait entendu une question qui est en vous et qui, non seulement l'aurait entendue, mais qui en aurait été inspiré, puisque la musique, la production du sujet « musicien », si vous voulez, serait la réponse à cette question qui vous habitait. Vous voyez donc déjà que si on voulait articuler ça au désir de l'Autre: s'il y a en moi, en tant qu'Autre, un désir, un manque inconscient, j'ai le témoignage que le sujet qui reçoit ce manque n'en est pas paralysé, n'en est pas en fading, dessous, comme le sujet qui est sous l'injonction du « *che vuoi* », mais au contraire en est inspiré et son inspiration, la musique en est le témoignage. Bon, ceci est le point de départ de cette constatation. L'autre point, c'est de considérer que, en tant qu'Autre, je ne sais pas quel est ce manque qui m'habite, mais que le sujet lui-même ne me dit rien sur ce manque puisqu'il dit rien directement ce manque.

Le sujet lui-même de ce manque ne sait rien et n'en dit rien puisqu'il est dit par ce manque, mais en tant qu'Autre je dirais que je suis dans une perspective topologique où m'apparaît le point où le sujet est divisé puisqu'il est dit par ce manque, c'est-à-dire que ce manque qui m'habite, je découvre que c'est le sien propre, lui-même ne sait rien de ce qu'il dit, mais moi je sais qu'il sait sans savoir. je vais donc...

Vous voyez que ce que je vous ai dit là pourrait s'écrire un peu comme ce que Lacan articule du procès de la séparation. Je vais donc articuler les différents temps de la pulsion avec différentes articulations de la séparation. Bon. En bas à gauche, j'ai mis le procès de la séparation avec une flèche qui va du grand A barré à ce manque mis en commun entre le grand A et le sujet, l'objet petit a, et cette flèche voudrait signifier que, je ne sais rien de ce manque en tant qu'Autre, mais quelque chose m'en revient du sujet qui lui en dit quelque chose. C'est pour ça que je Particule avec la pulsion, parce que tout se passe comme si je voulais arriver à articuler ce manque, ce rien, en accrocher quelque chose, en savoir quelque chose, je fais confiance au sujet, disons: je me laisse pousser par lui c'est d'ailleurs la pulsion.

Je me laisse pousser par lui et j'attends de lui qu'il me donne cet objet petit a. Mais au fur et à mesure que j'avance, que j'attends du sujet, si je puis dire, ce que je découvre, c'est qu'en suivant le sujet, le petit a, nous faisons tous les deux que le contourner. Il est effectivement à l'intérieur de la boucle et je m'assure effectivement que ce petit a, il est inatteignable. Je pourrais dire là que c'est un premier parcours et que, quand je me suis assuré en tant qu'Autre qu'il a ce caractère effectivement d'objet perdu, l'idée que je propose, c'est qu'on peut comprendre à ce moment-là le retournement pulsionnel dont parle Freud et que reprend Lacan, le retournement pulsionnel que je vais mettre en haut du graphe, comme le passage à un deuxième mode de séparation et ce retournement pulsionnel, si on peut dire, comme une deuxième tentative d'approcher de l'objet perdu, mais cette fois d'une autre perspective:

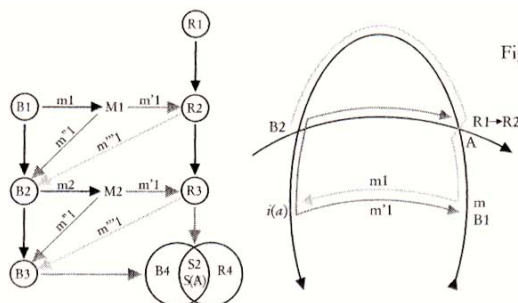


Fig. VI-3

de la perspective du sujet. Je m'explique: si vous voulez, dans le premier temps que je postule, je dirais que, alors que je me reconnaissais comme auditeur, le point de bascule qui arrive, qui fait que maintenant je vais passer de l'autre côté, on peut l'articuler ainsi, c'est-à-dire avancer qu'alors que je me reconnaissais comme auditeur, on pourrait dire que, cette fois, c'est moi, je suis reconnu comme auditeur par la musique qui m'arrive, c'est-à-dire que la musique, ce qui était une réponse et qui avait fait surgir une question en moi, les choses s'inversent, c'est-à-dire que la musique devient une question qui m'assigne, en tant que sujet, à répondre moi-même à cette question, c'est-à-dire que vous voyez que la musique se constitue comme m'entendant, comme sujet finalement — appelons-le par son nom — comme sujet supposé entendre et la musique, la production, ce qui était la réponse inaugurale devient la question, la production donc du sujet musicien se constituant comme sujet supposé entendre, m'assigne dans cette position de sujet et je vais y répondre par un amour de transfert. Par là on ne peut pas ne pas articuler le fait que la musique produit tout le temps effectivement des effets d'amour, si on peut dire. Je reviens encore à cette notion d'objet perdu par le biais suivant c'est que vous n'êtes pas sans avoir remarqué que le propre de l'effet de la musique sur vous, c'est qu'elle a ce pouvoir, si on peut dire, de métamorphose, de transmutation, qu'on pourrait résumer rapidement ainsi, dire par exemple, qu'elle transmute la tristesse qu'il y a en vous en nostalgie,

je veux dire par là que si vous êtes triste, c'est que vous pouvez désigner, si vous êtes triste ou déprimé, vous pouvez désigner l'objet qui vous manque, dont le manque vous fait défaut, vous fait souffrir, et d'être triste c'est triste, je veux dire, ce n'est pas la source d'aucune jouissance. Le paradoxe de la nostalgie — comme Victor Hugo le disait, la nostalgie, c'est le bonheur d'être triste — le paradoxe de la nostalgie, c'est que précisément dans la nostalgie ce qui se passe, c'est que ce qui vous manque est d'une nature que vous ne pouvez pas désigner et que vous aimez ce manque. Vous voyez que dans cette transmutation, tout se passe comme si l'objet qui manquait s'est véritablement évaporé, s'est évaporé et que ce que je vous propose, c'est de comprendre effectivement la jouissance, une des articulations de la jouissance musicale, comme ayant le pouvoir d'évaporer l'objet. Je vois que le mot « évaporer », nous pouvons le prendre presque au sens physique du terme, dont la physique a repéré la sublimation : la sublimation, il s'agit effectivement de faire passer un solide à l'état de vapeur, de gaz ; et la sublimation, c'est cette voie paradoxale par laquelle Freud nous enseigne — et Lacan l'a articulé de façon beaucoup plus soutenue — c'est précisément la voie par laquelle nous pouvons accéder, justement par la voie de la déssexualisation, à la jouissance.

Donc, vous voyez, en ce deuxième temps — ce que je marque, en haut du circuit : renversement de la pulsion — une première torsion — c'est peut-être à partir de cette notion de torsion que le Dr Lacan a pensé à insérer ce petit topo au point où il en est de son avancée — deuxième temps donc, une première torsion apparaît où il y a apparition d'un nouveau sujet et d'un nouvel objet. Le nouveau sujet précisément, c'est moi qui d'auditeur devient, je dirais, je ne peux pas dire parleur, parlant, musicant, il faudrait dire que c'est le point dans la musique où, les notes qui vous traversent, tout se passe comme si paradoxalement, c'est pas tant que vous les entendiez, c'est tout se passe comme si — j'insiste sur le « si » — tout se passe comme si vous les produisiez vous-même. J'insiste sur le « si » et sur le conditionnel qui est lié à ce « si » — vous n'êtes pas délirant — mais tout se passe néanmoins comme si, — vous ne les produisez pas, — mais comme si vous les produisiez vous-même c'est vous l'auteur de cette musique. J'ai mis une flèche qui va là du sujet au petit a séparateur, voulant indiquer par là que dans cette deuxième perspective de la séparation, cette fois, c'est du point de vue du sujet que j'ai une perspective sur le manque dans l'Autre. Alors quel est ce manque ? Comment le repérer par rapport à l'amour de transfert ? Eh bien, quand nous écoutons une musique qui nous émeut, la première impression, c'est tout le temps d'entendre que cette musique a tout le temps à faire avec l'amour ; on dirait que la musique chante l'amour. Mais si on prend au sérieux ce petit schéma et si même on essaie de comprendre comment fonctionne l'amour, de ce mouvement de torsion dans la musique, vous sentirez que ce n'est pas tant le sujet, le sujet qui parle de son amour à l'Autre, mais bien plutôt qu'il réponde à l'Autre, que son message est cette réponse où il est assigné par ce sujet supposé entendre et que sa musique d'amour impossible est en fait une réponse qu'il fait à l'Autre et c'est à l'Autre qu'il suppose le fait de l'aimer et de l'aimer d'un amour impossible. Le problème, si vous voulez, on pourrait sommairement faire le parallèle avec certaines positions mystiques, où le mystique est celui qui ne vous dit pas qu'il aime l'Autre, mais qu'il ne fait que répondre à l'Autre qui l'aime, qu'il est mis dans cette position, qu'il n'a pas le choix, qu'il ne fait qu'y répondre. Dans ce deuxième temps de la musique, on peut faire ce parallèle dans la mesure où le sujet effectivement postule l'amour de l'Autre pour lui, mais l'amour de l'Autre en tant que radicalement impossible. C'est en ceci que j'ai mis cette flèche, c'est que le sujet a, par ce deuxième point de vue, a une perspective sur le manque qui habite l'Autre, c'est-à-dire que, vous voyez, après ces deux temps, on pourrait dire que se confirme par ce deuxième temps que l'objet évaporé, dans la deuxième position, il reste tout aussi évaporé que dans la première position. On se rapproche, comme vous voyez, on se rapproche de la fin de la boucle. Le transfert, on peut remarquer, correspond très précisément à la façon dont Lacan introduit l'amour de transfert dans le séminaire du *Transfert*, c'est-à-dire qu'il y a là : le sujet postule que c'est l'Autre qui l'aime ; il pose donc un aimé et un aimant. Il y a donc passage, dans cet amour de transfert, de l'aimé à l'aimant. Ce que je vous ai dit là, de toute façon n'est pas exact, parce que ce deuxième temps ne peut pas s'articuler comme tel, il s'articule synchroniquement avec un troisième temps qui existe, je dirais, synchroniquement avec lui de la façon suivante : le sujet, cette fois, si vous voulez, étant lui-même musicien, étant producteur de la musique donc, s'adresse à un nouvel autre, que j'ai appelé sujet supposé entendre qui n'est plus tout à fait l'Autre du point de départ, c'est un nouvel autre. Ce nouvel autre, précisément, ça n'est plus le « vel » ce n'est plus « ou l'un ou l'autre ». A ce nouvel autre, il va également s'identifier, c'est-à-dire qu'il y a à partir du haut de la boucle, une double disposition où le sujet est à la fois celui qui est parlant et celui qui est enten-

dant. Quelque chose peut-être pourra vous illustrer cette division : c'est celle que met en évidence, à mon avis, le mythe d'Ulysse et des Sirènes. Vous savez qu'Ulysse pour écouter le chant des Sirènes, avait bouché de cire les oreilles de ses matelots. Comment est-ce que nous devons comprendre ça ? Ulysse s'expose à entendre, à entendre la pulsion invocante, enfin, à entendre le chant des Sirènes ; mais ce à quoi il s'expose, puisque, quand il va entendre le chant des Sirènes, vous savez que l'histoire nous raconte qu'il hurle aux matelots, qu'il leur dit : « Mais arrêtez, restons ». Mais il a pris ses précautions : il sait qu'il ne sera pas entendu. C'est-à-dire que ce mythe à mon avis illustre, c'est mon deuxième temps, c'est-à-dire qu'Ulysse s'est mis en position de pouvoir entendre dans la mesure où il s'était assuré qu'il ne pourrait pas parler, c'est-à-dire où il s'était assuré qu'il n'y aurait pas ce retournement de la pulsion, c'est-à-dire le deuxième et le troisième temps, c'est-à-dire où il s'était assuré qu'il n'y aurait pas un sujet supposé entendre, à cause des bouchons de cire. Vous voyez que le premier temps, « entendre » c'est une chose, mais ça nous pose même le problème de l'éthique de l'analyste. Est-ce que précisément un analyste qui est quelqu'un qui, dont on peut entendre de lui qu'il entende certaines choses, est-ce qu'il n'est pas, un moment donné, nécessairement, de par la structure même du circuit pulsionnel, en position d'avoir à se faire parler ? De ne pas faire comme Ulysse, disons, qui avait déjà pris un premier risque d'entendre certaines choses. J'imagine qu'après ce deuxième et troisième temps où le sujet et l'Autre continuent leurs chemins côte à côte toujours séparés par le petit a séparateur, quelle est la position par rapport à notre point de départ, où en sommes-nous ? Eh bien, le point, on pourrait dire, sur lequel le sujet débouche, c'est qu'après ce deuxième et troisième temps, il a trouvé l'assurance que ce petit a séparateur, il a trouvé l'assurance que c'était effectivement impossible de le rencontrer, puisqu'il n'est arrivé à n'en faire que le tour, mais il lui a fallu plusieurs mouvements dialectiques pour en avoir, je dirais, comme — je sais pas si le mot est bon — pour en avoir comme une forme de certitude qui va peut-être lui permettre là de faire un nouveau saut, qui sera mon quatrième temps, un nouveau saut qui va lui permettre à ce moment-là de passer à une nouvelle forme de jouissance, de s'y risquer. J'ai dit « s'y risquer », parce que ça n'est pas donné d'arriver à ce que j'appelle ce quatrième temps que je vais quand même marquer. Je vous dis qu'on peut imaginer un dernier temps qui serait le point terminal, le point non pas de retour, puisque la pulsion ne revient pas au point de départ, mais le point possible, ultime de la pulsion, j'ai marqué la jouissance de l'Autre, et le petit schéma, le nouveau schéma de séparation, le troisième que j'inscris, représente le schéma de la séparation, non plus avec l'objet petit a dans la lunule, mais avec le signifiant S de grand A barré S (A), et le signifiant S2, signifiant que Lacan nous apprend à repérer comme étant celui de l'*Urverdrängung*. Pourquoi est-ce que je marque ça ? Je dirai que, tout le parcours ayant été fait, que ce soit du point de vue du sujet, de l'Autre et du deuxième autre, il est confirmé que l'objet est vraiment volatilisé ; on peut imaginer qu'à ce moment le sujet va faire un saut, ne va plus se contenter d'être séparé de l'Autre par l'objet petit a, mais va procéder véritablement à une tentative de traversée du fantasme ; il y a un passage dans le séminaire XI, bien avant que Lacan parle du problème de la jouissance de l'Autre, où Lacan au sujet de la pulsion et de la sublimation, pose la question, il se demande comment la pulsion peut être vécue après ce que serait la traversée du fantasme. Et Lacan ajoute : « Ceci n'est plus du domaine de l'analyse, mais est de l'au-delà de l'analyse ». Alors, si nous nous rappelons que l'objet petit a n'est pas uniquement, comme on l'entend si souvent dire, essentiellement caractérisé par le fait qu'il est l'objet manquant, il est certes l'objet manquant, mais sa fonction d'être l'objet manquant est pointée très spécialement, disons, dans le phénomène de l'angoisse ; mais, outre cette fonction, on pourrait dire que sa fonction fondamentale est bien plutôt de colmater cette béance radicale qui rend si impérieuse la nécessité de la demande. S'il y a vraiment quelque chose de manquant dans l'être parlant, ce n'est pas l'objet petit a, c'est cette béance dans l'Autre qui s'articule avec le grand S de grand A barré. C'est pourquoi à la fin de ce circuit pulsionnel, pour rendre compte de l'expérience de l'auditeur, j'é mets cette idée que la nature de la jouissance à laquelle on peut accéder en fin de parcours n'est pas du tout de côté d'un « plus-de-jouir », mais précisément du côté de cette expérience de cette jouissance, peut-être qu'on pourrait dire « extatique », jouissance de l'existence elle-même — d'ailleurs au sujet du terme « jouissance extatique », j'ai été frappé de repérer sous la plume de Lévi-Strauss d'une part, dans un numéro de « Musique en jeu » où Lévi-Strauss met très précisément en perspective la nature, non pas de la jouissance, enfin l'expérience de la musique et de celle qui lui apparaît être celle de l'expérience mystique. Freud lui-même, dans une lettre à Romain Rolland, se trouve répondre, articuler spontanément qu'il se refusait à la jouissance musicale et que cette jouissance musicale lui

paraissait aussi étrangère que ce que Romain Rolland lui disait sur les jouissances d'ordre mystique; enfin c'est lui-même qui articulait les deux, qui a eu l'idée d'introduire la musique là-dedans. Dernier temps donc, où le sujet fera le saut, je ne sais pas si on peut dire « au-delà » ou « derrière » l'objet petit a, mais arrivera à franchir et à advenir à ce lieu, on pourrait dire de commémoration de l'être inconscient comme tel, c'est-à-dire de la mise en commun des manques les plus radicaux qui sont ceux qui font la béance du sujet de l'inconscient et celle de l'inconscient c'est-à-dire de mettre l'expérience de cet..., on pourrait dire qu'au dernier temps, si vous voulez, on pourrait dire que le Réel comme impossible est chauffé à blanc, est porté à incandescence; à ce moment-là, je veux dire, indiquerai, moi, que la pulsion s'arrête dans le sens où les musiciens, les auditeurs de musique savent que dans certains moments de bouleversement par la musique, comme on dit, le temps s'arrête. Effectivement il y a une suspension du temps à ce niveau-là. Et dans cette suspension du temps, on peut faire l'hypothèse que ce qui se passe, c'est une sorte de commémoration de l'acte fondateur de l'inconscient dans la séparation la plus primordiale, la béance la plus primordiale qui a été arrachée au Réel et qui a été introduite dans le sujet, qui est celle du S de grand A barré du signifiant. Je crois que le dernier point que l'on peut avancer, c'est de faire remarquer que ce point de jouissance qui me paraît être ce que Lacan articule être de la jouissance de l'Autre, est précisément le point de déssexualisation maximum, je dirais total, supérieur, sublime, sublime au sens de sublimation; et c'est bien par ce point-là que la sublimation a affaire à la déssexualisation et à la jouissance. Alors, donc les deux torsions ou trois torsions, dont je vous parlai au départ, c'est donc celles qui sont repérables entre le passage du premier au deuxième temps, du deuxième au troisième, et je ne sais pas si on peut parler de torsion à vrai dire pour la topologie de ce que j'appellerais le quatrième temps. Ça reste à penser.

J. Lacan — Je vous remercie beaucoup.

Extrait du Séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » (1976-1977). Pages 67-86 de la publication hors commerce de l'ALI.

Jacques Lacan... et maintenant je vais donner la parole à Alain Didier Weill, en m'excusant de l'avoir un petit peu retardé; il n'aura plus qu'une heure un quart pour vous parler, au lieu de ce que je croyais avoir pu lui garantir, c'est-à-dire une heure et demie. Alain Didier Weill va vous parler de quelque chose qui a un rapport avec le Savoir, à savoir le « je sais » ou le « il sait ». C'est ce rapport entre le « je sais » et le « il sait » sur lequel il va jouer.

Alain Didier Weill — On peut dire que je vais parler de la Passe?

Lacan — Vous pouvez parler de la Passe également.

Alain Didier Weill — Le point d'où j'étais arrivé à proposer au Dr Lacan les élucubrations que je vais vous soumettre, me vient de ce que représente pour moi ce qu'on nomme dans l'École Freudienne, la Passe. Effectivement une rumeur circule depuis quelque temps dans l'école, c'est que les résultats de la Passe qui fonctionnerait depuis un certain nombre d'années ne répondraient pas aux espoirs qui y avaient été mis. Étant donné que cette idée comme ça qu'il y aurait l'idée d'un échec de la Passe, c'est quelque chose que personnellement je supporte mal, dans la passe où pour moi elle semble garantir ce qui peut préserver d'essentiel et de vivant pour l'avenir de la psychanalyse; j'ai cogité un petit peu la question, et il me semble avoir trouvé éventuellement ce qui pourrait rendre compte d'un montage topologique qui n'existe pas et qui rendrait compte du fait que le jury d'agrément n'arrive peut-être pas à utiliser, et à utiliser ce qui lui est transmis pour faire avancer les problèmes cruciaux de la psychanalyse. Le circuit que je vais mettre en place devant vous prétend métaphoriser par un long circuit dans lequel seraient représentables les mouvements fondamentaux — vous verrez que j'en désigne trois très précisément — à l'issue desquels un sujet et son Autre peuvent arriver à un point précis, très repérable, que j'appellerai B4-R4 - vous verrez pourquoi — et à partir duquel j'articulerai ce qui me semble pouvoir être, et le problème de la Passe, et celui de, peut-être, la nature du court-circuit, de ce qui pourrait court-circuiter topologiquement ce qui se passerait au niveau du jury d'agrément. Bon, je commence donc.

Les sujets que j'ai choisis pour vous présenter nos deux partenaires analytiques, peuvent vous être rendus familiers en ce qu'ils correspondraient d'une certaine façon aux deux protagonistes les plus absentifiés de l'histoire de *La lettre volée* que vous connaissez, ceux-là même, dont du début à la fin il est question, à savoir l'émissaire, celui qui serait l'émissaire de la lettre qui est

tellement exclu que Poe même, je crois, ne le nomme même pas et à savoir le récepteur de la lettre, qui — nous le savons, Lacan nous l'a montré — est le roi. Si vous le permettez, je baptiserai pour la commodité de mon exposé, le sujet du nom de Bozef et je garderai au destinataire son nom, celui du roi. Tout mon montage va consister à substituer au court-circuit par lequel le conte de Poe tient ses deux sujets hors du cheminement de la lettre, un long circuit en chicane par lequel la lettre partant de la position B1 finira par aboutir à la position B4. Les numérotations 1 et 4 que je vous indique, vous indiquent déjà que le serai amené à distinguer 4 places qui différencieront 4 positions successives du sujet et de l'Autre. Je commence donc par B1. Vous voyez que B, la série des B, correspond au sujet Bozef, la série des R1, R2, R3 correspond à la progression des savoirs du Roi, R1, R2, R3. Par B1, si vous le voulez, je qualifie l'état, je dirais, d'innocence du sujet, voire de niaiserie du sujet, quand il se soutient uniquement de cette position subjective qui est celle : l'Autre ne sait pas, le roi ne sait pas, ne sait pas quoi ? Eh bien, tout simplement, peu importe le contenu de la lettre, tout simplement ne sait pas que le sujet sait quelque chose à son endroit. R1 représente donc l'ignorance radicale du Roi ; donc on pourrait dire que dans la position B1, ce serait la position biaise du cogito qui pourrait s'écrire : « Il ne sait pas, donc le suis ». L'histoire, si vous voulez, cette position vous est familière dans la mesure où nous savons que c'est une position que nous connaissons par l'analysant ; l'analysant, bien souvent, nous le savons, choisit son analyste en se disant inconsciemment, en se disant : « Je le choisis, celui-là, parce que, lui, je vais le rouler » et nous savons que ce qu'il craint le plus en même temps, c'est d'y arriver. Alors à partir de ce montage élémentaire, je continue. Avant de mettre en place le graphe de Lacan, voilà comment les choses se passent. Mais maintenant, l'histoire commence ; je fais maintenant intervenir quelqu'un que j'appelle, vous voyez que j'ai nommé M, M, j'appellerai ça le messager, c'est-à-dire que en B1 un jour, Bozef qui est en B1 va confier au messager dans la position de M. le message que j'ai appelé m1 et en m1 il lui dit : l'Autre ne sait pas, le roi ne sait pas. Le messager est fait pour ça, c'est bien sur un traître,

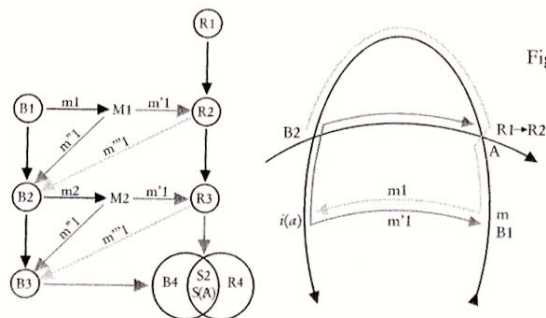


Fig. VI-3

m1 transmet au roi le message m1 qui se transforme en m'de 1, c'est-à-dire que le roi passe de la position de l'ignorance du R1, à la position R2 d'un savoir élémentaire qui est : l'autre sait, c'est-à-dire le sujet sait quelque chose à mon endroit. A partir de là, le message va revenir à Bozef, notre sujet, sous forme inversée. Il va revenir de deux façons disons, il va revenir parce qu'il y aura un mouvement d'aller et retour, le messager va lui dire, va venir le retrouver, si on veut, et va lui dire : j'ai dit au roi ce que tu m'avais dit. J'ai appelé ce message M. l c'est un retour sur le plan de l'axe sur le graphe, sur l'axe i de a ; si vous voulez, c'est la relation spéculaire.

Un autre message arrive à Bozef qui se placera, lui, sur la trajectoire de la subjectivation, que j'ai dessiné en vert, qui arriverait directement donc sur le plan par le plan symbolique. Vous voyez donc que le point important là est le fait que Bozef qui était dans la position d'une niaiserie, de la niaiserie en B 1, du fait de l'inversion du message qui lui revient, c'est-à-dire cette fois l'Autre sait, est déplacé. Il ne peut plus rester en B 1, il se retrouve en B2. Et en B2, je dirai qu'il est là dans la position du semblant, il peut encore se soutenir de la position que je dirai être celle de la duplicité puisqu'en B2 il peut encore se dire : « Oui, il sait, mais il ne sait pas que je sais qu'il sait ». Alors je vais maintenant écrire, avant d'aller plus loin, le premier épisode sur le graphe de Lacan. Là, la position de l'Autre, le message part de l'Autre ; là, c'est la position moïque de Bozef que j'écris B1. Le message part de Bozef qui confie au messager qui serait le petit i de a le message que j'ai appelé m1, c'est-à-dire que ce circuit dit : il ne sait pas. Le messager fait son office, transmet ce message par cette voie qui fait passer le roi de R1 en R2. L'effet à partir de là, à partir de la nouvelle position de l'Autre va porter Bozef qui était là B1, ici un effet sujet élémentaire où il se produira, ce que Lacan appellerait le signifié de l'Autre, au niveau B2, c'est-à-dire qu'on peut aussi dessiner cette flèche.

Bozef reçoit également un message, on pourrait dire, au niveau, dans l'axe petit a — petit a' lu messager. Vous voyez donc que notre sujet Bozef est en B2, je vais maintenant faire, introduire un autre graphe de Lacan. Je continue donc. J'ai laissé, vous le voyez, Bozef en B2, se soutenant de la position de duplicité que je vous ai décrite, puisqu'il est en position de maintenir l'idée de l'ignorance de l'Autre. Maintenant les choses, c'est là que les choses à devenir vraiment intéressantes pour nous et nettement plus compliquées. A partir de cette position B2 de Bozef, voilà ce qui va se passer : Bozef continue

le jeu de la transmission de son savoir, c'est-à-dire qu'au messager que je dessine en position M2, il va transmettre un deuxième message que j'appelle m2 et dans ce message il lui dit: « Oui, il sait, mais il ne sait pas que je sais. » Le messager en M2 fait le même travail, retransmet ce message au roi, le roi passe donc à un nouveau savoir, passe de R2 en R3; le savoir du roi à ce point-là est: « Il sait que je sais qu'il sait que je sais »; mais ça, Bozef ne le sait pas encore, il ne le saura que quand le messager fait une dernière navette, revient vers Bozef et lui confie: « J'ai dit au roi que tu sais qu'il sait que tu sais qu'il sait », c'est-à-dire que, en ce point Bozef que nous avons laissé en B2 est propulsé à une nouvelle position que j'appelle B3, à partir de laquelle nous allons interroger le graphe de Lacan, le deuxième, d'une façon toute particulière et à partir de laquelle nous allons commencer à pouvoir introduire ce qu'il en est de la Passe.

Je vais continuer donc, terminer le schéma avant de continuer. Voici M2, m'1, m » 1.

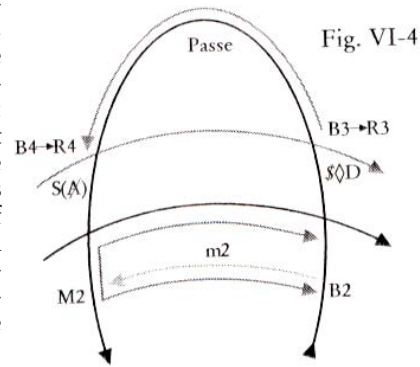
Bozef que j'avais laissé en B2 ici (2), je le remets ici en B2 (1), c'est-à-dire qu'ici il transmet à M2, il lui transmet m2, il lui dit: « Il sait, mais il ne sait pas que je sais qu'il sait ». Comme tout à l'heure ce message parvient à l'Autre également comme ceci (2) et le retour de ce message à Bozef le met dans cette position très particulière d'être confronté à un Autre auquel il ne peut plus rien cacher. Le Roi...

Bon, j'espère que vous me suivez, quoique ce soit un peu en chicane. Qu'est-ce qui se passe donc quand le roi est en R3, c'est-à-dire quand il est dans la position du savoir que je vous ai indiqué et que ce savoir est connu par le retour du messager à Bozef, c'est-à-dire que Bozef peut penser: « Le roi sait que je sais qu'il sait que je sais ». Ce qui va se produire à ce moment-là et ce qui va nous introduire à la suite, c'est que, alors que, en B2, Bozef dans le semblant, pouvait encore prétendre à un petit peu d'être en se disant: « Il sait, mais il ne sait pas et je peux quand même en être encore », en B3, du fait du savoir, qu'on pourrait dire entre guillemets « absolu » de l'Autre, Bozef, la position du cogito de Bozef serait d'être complètement dépossédé de sa pensée. A ce niveau-là, si l'Autre sait tout, c'est pas que l'Autre sait tout, c'est qu'il ne pourrait plus rien cacher à l'Autre, mais le problème c'est cacher quoi? Parce que, ce qui se révèle à l'Autre à ce moment-là, c'est pas tellement le mensonge dans lequel le tenait Bozef, c'est qu'émerge pour Bozef à ce moment-là le fait que son mensonge lui révèle qu'en fait, derrière ce mensonge, était caché un mensonge d'une tout autre nature et d'une toute autre dimension. Si le roi est dans une position, dans cette position R3 où il saurait tout, ce tout, c'est-à-dire l'incognito le plus radical de Bozef, qui disparaît, Bozef est en position, la position dans laquelle il se trouve et ce que je vais vous démontrer, correspond à ce que Lacan nomme la position d'éclipse du sujet, de fading devant le signifiant de la demande, ce qui s'écrit sur le graphe — cela désigne aussi la pulsion, mais je ne vais pas parler de ça maintenant — S barré poinçon de la demande, \$àD.

Il faut avant que je continue, je voudrais que vous sentiez bien que, puisqu'en R3 plus rien ne peut être caché, alors s'ouvre pour le sujet B3 la dernière cachette, c'est-à-dire celle qu'il ne savait pas cachée. Et ce qu'il découvre, c'est qu'en cachant volontairement, en ayant un mensonge qu'il pouvait désigner, il éludait en fait un mensonge dont il ne savait rien, qui l'habitait et qui le constituait comme sujet. Donc, ce savoir dont il ne savait rien va surgir en R3 au regard de l'Autre qui désormais sait tout. Quand je dis « surgir au regard de l'Autre », c'est véritablement au sens propre qu'il faut entendre cette expression, car ce qui surgit par le regard de cet Autre, c'est précisément ce qui avait été soustrait lors de la création origininaire du Sujet, ce qui avait été soustrait du sujet, le signifiant S2, et qui l'avait constitué comme tel, comme sujet supportant la parole, comme sujet accédant à la parole dans la demande du fait de la soustraction de ce signifiant S2. Or, que se passe-t-il? Voici que ce signifiant S2 réapparaît dans le Réel, car c'est ça qu'il faut dire.

Effectivement le problème du refoulement originnaire, on ne peut pas dire que le retour du refoulé originnaire se produit au sein du Symbolique comme le ferait le refoulement secondaire, puisqu'il en est lui-même l'auteur. S'il revient, ce ne saurait être que dans le Réel et c'est en tant que tel qu'il se manifeste, je dirais, par un regard, un regard du Réel, devant lequel le Sujet est absolument sans recours.

Je ne vais pas épiloguer là-dessus, mais si vous y réfléchissez, vous verrez que la position de savoir impliquée par R3, par l'Autre en R3, pourrait correspondre à ce qui se passe, si vous voulez, dans ce que serait le Jugement Dernier, dans ce point où le sujet ne serait pas tant accusé finalement de mentir dans le présent, puisque justement au point B3-R3 il ne ment plus, puisqu'il est révélé dans son non-être, mais par l'après-coup ce qui lui est révélé,



c'est qu'à l'imparfait il ne cessait de mentir, alors même qu'il disait un mot. Cette position pourrait aussi vous indiquer, le Savoir en R3 peut aussi ouvrir des perspectives, si vous voulez réfléchir, sur ce que serait le savoir raciste ou ségrégationniste, mais ça serait une position de savoir dont je verrais le sujet d'incarner ce SZ dans le Réel.

Vous le voyez, c'est des pistes que je lance là, puisque c'est pas notre sujet et j'y reviens pas. Il faudrait également articuler le retour de ce SZ dans le Réel avec ce qu'il en est du délire, articuler sérieusement l'aphanisis avec la position délirante dans la mesure où dans les deux cas le signifiant revient dans le Réel, mais cependant on pourrait dire que dans le cas du non-psychotique qui perd la parole comme le psychotique, néanmoins on pourrait comparer sa position à celle de ces peuples envahis par l'étranger qui font la politique de la terre brûlée, qui brûlent tout, qui brûlent tout pour maintenir quelque chose, c'est-à-dire que pour que l'envahissement ne soit pas total. Et ce qui est maintenu effectivement, ce qui reste une fois que le sujet disparaît, parce que, si vous y réfléchissez, ce qui se passe en R3, c'est que le signifiant de *Urverdringung* revenant dans le Réel, ce n'est rien de moins que le refoulement originaire, le sujet de l'inconscient qui disparaît: si vous voulez, la barre de l'inconscient, cette barre qui sépare a et S2 se barrant, fait apparaître là S2 dans le Réel et le a dans le Réel, et c'est ça qui reste, et que ça. C'est une position de désubjectivation totale.

J'en arrive maintenant au point le plus énigmatique de l'affaire, c'est que de cette position où le sujet se trouve sidéré sous le regard du S2 dans le Réel, position sidérée, sans parole devant ce regard monstrueux, le mot monstrueux ne vient pas là par hasard, puisqu'il s'agit du fait que se montre, que se « montre », ce qui précisément est l'incognito le plus radical et que, si ce S2 se montre, ce qui soutient la parole elle-même, c'est-à-dire son effacement, ne peut plus advenir, et si un monstre est monstrueux, ça n'est pas d'autre chose que de couper la parole.

Le point d'énigme où nous arrivons, c'est d'essayer d'interpréter en quoi Bozef étant en B3, si nous posons qu'il ne va pas y rester toute sa vie, dans l'éternité comme le sujet médusé, figé en pierre sous le regard de la Méduse, qu'est-ce qui va faire que le sujet en B3 va pouvoir en sortir? Et comment va-t-il en sortir?

Alors le premier pas que je pose, c'est que vous voyez qu'à ce moment-là, il n'a plus le support du messenger; le messenger a été au bout de sa course et au bout du recours de Bozef et pour la première fois Bozef est confronté directement à l'Autre et il ne peut pas faire, cet Autre, c'est-à-dire celui à qui la lettre était véritablement destinée et dont il éludait la rencontre le plus possible, à ce moment-là il est face à cet Autre et il ne peut pas faire autre chose que de dire une parole en reconnaissant cet Autre, une parole et une seule. L'important, c'est de voir le lien qu'il y a entre le fait qu'il ne peut dire qu'une parole, avec le fait, au moment où il renonce au messenger, c'est-à-dire le moment où ils ne se mettent pas à deux pour transmettre à l'Autre le message. C'est également donc le moment où l'Autre va recevoir un message qui lie viendra pas de deux, ce ne sera plus la duplicité, on pourrait dire que la position de la duplicité à ce moment-là, intériorisée par Bozef, le métamorphose en le divisant, c'est ça la division et le prix de « une parole ».

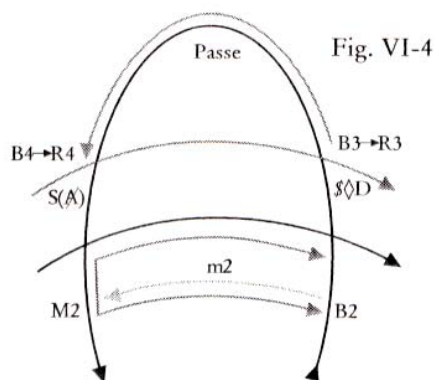


Fig. VI-4

Vous voyez là d'ailleurs ceci que la duplicité est sans doute la meilleure défense contre la division. Le fait qu'il y ait un lien entre une seule parole possible, Bozef va être confronté au Roi en R3, il a une seule parole possible sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, quelle est la seule chose qu'il peut lui dire? Il lui dira: « C'est toi. » Un « c'est toi » qui se prolonge d'ailleurs reviendrai tout à l'heure — en un « c'est nous ». Et cette seule parole qu'il peut lui dire, il lui dit en même temps: « Il n'y en a qu'un à qui je peux la dire », et c'est déjà de la topologie de voir que « fine parole » ne peut se rendre qu'à un lieu et la langue elle-même vous démontre qu'elle connaît cette topologie, puisqu'elle vous dit que quelqu'un qui est de parole n'en a qu'une et ne peut en avoir qu'une; quelqu'un qui n'est pas de parole, qui n'a pas de parole, justement il en a plus d'une ou il n'en a pas qu'une, et en même temps il y a la notion dans la langue de la destination, puisque, pour donner sa parole, ça n'est concevable que si on peut la tenir, c'est-à-dire en fait en être tenu. Le point donc auquel j'arrive, c'est que le message délivré c'est le « c'est toi », et je vais vous l'écrire d'une façon emportant niveau, je vais écrire une lettre qui va aller de B3 à R3, B3 et R3 vont se rencontrer au niveau de ce message que j'explicitai maintenant plus avant comme étant cet énigmatique S de A barré, $\bar{S}(A)$. je vais vous en donner une première écriture.

Ce que j'ai dessiné sur le schéma de gauche, c'est que, quand Bozef mis au pied du mur cette fois, ne peut dire qu'une parole au roi, du fait même qu'il adresse cette parole au roi, le roi une dernière fois est déplacé, émigre,

émigre du lieu où il était, c'est-à-dire du Réel, émigre de nouveau dans le lieu, dans le lieu symbolique et se trouve en position R4, Bozef disant « C'est toi » est en position B4, le S de A je l'écris de la rencontre, de la communion entre B4 et R4, tous deux mettant à ce moment-là en commun leur barre et c'est pour ça que j'ai écrit dans la lunule S2 et S de A; j'espère pouvoir expliciter ça plus rigoureusement dans ce qui va suivre.

Le point d'énigme sur lequel je voudrais vous retenir, c'est que, dans le message délivré en S de A, dans le « C'est toi », c'est que le sujet qui tient sa parole — on l'a vu — est là en position beaucoup plus que de la tenir, mais de la soutenir, ce qui est tout à fait autre chose. Qu'est-ce que ça veut dire que de soutenir une parole? C'est beaucoup plus facile d'abord de dire ce que ça n'est pas, par exemple quelqu'un qui vous dit « je pense que, quand Lacan dit que l'inconscient est structuré comme un langage, je pense qu'il a raison, je suis d'accord avec lui », même si le sujet peut s'assurer de sa pensée de toute bonne foi en pensant penser que l'inconscient est structuré comme un langage, je vous demande Qu'est-ce que ça prouve? Rien du tout. Autrement dit: est-ce que c'est parce qu'un sujet pense penser quelque chose qu'il le pense réellement, c'est-à-dire est-ce que parce qu'il pense le penser que l'énonciation, le sujet de l'inconscient qui est en lui, répond de ce qu'il dit, autrement dit est-il responsable de ce qu'il dit? C'est ça soutenir sa parole, entre autres. C'est un premier abord. Ceci dit, que notre énonciation réponde, soutienne notre énoncé, j'allais dire, Dieu soit loué, il n'y en a pas de preuves. Il n'y a pas de preuves, mais ce qu'il y a éventuellement, c'est une preuve et c'est comme ça que je crois qu'on peut comprendre la Passe, la Passe comme un montage topologique qui permettrait de rendre compte si effectivement quand un sujet énonce quelque chose, il est capable de témoigner, c'est-à-dire de transmettre l'articulation de son énonciation à son énoncé. Autrement dit, il s'agit pas de dire, mais de montrer en quoi il est possible de ne pas se dédire.

La question donc où je vais aller plus avant, c'est que si ce S de A auquel accède Bozef en R4, s'il y accède selon ce que je montre, c'est que c'est d'un certain lieu — peu importe le mot qu'il emploie, il est banal, « c'est toi », c'est du baratin, c'est rien du tout — le poids de vérité de ce message, c'est que c'est un lieu. La question que je vais poser maintenant et développer, c'est: est-ce que ce lieu d'où parle le sujet est transmissible? Peut-il arriver, par exemple dans le cas de la Passe, peut-il arriver au jury d'agrément? Bon. L'énigme du moment où un sujet est capable, plus que de tenir sa parole, de la soutenir, c'est-à-dire d'être dans un point où il accède à quelque chose qu'il faut bien reconnaître être de l'ordre d'une certitude et d'un certain désir, essayons d'en rendre compte, c'est pas facile. C'est pas facile parce que justement en S de A l'objet du désir ou l'objet de la certitude, c'est quelque chose dont on ne peut rien dire. Mais, remarquez déjà, enfin pour mieux cerner ce que je veux dire, c'est que d'une façon générale les gens qui, dans la vie, vous inspirent confiance, comme on dit, c'est des gens que précisément vous sentez désirants, mais d'un désir qui à eux-mêmes reste, je dirais, énigmatique, et tout au contraire, ceux qui vous inspireront je dirais un jugement éthique éventuellement de méfiance, qui vous feront dire: c'est un hypocrite, c'est un faux-jeton ou c'est un ambitieux, enfin des termes de ce genre, ça n'a pas d'importance, c'est précisément des gens dont vous sentez que l'objet du désir ne leur est pas à eux-mêmes inconnu, qu'ils peuvent le désigner très précisément, je dirais même que ce qui vous inquiète peut-être en eux, c'est que la voix du fantasme est chez eux si forte qu'il n'y aurait comme pas d'espoir pour la voix du S de A; puisque je parle de confiance, vous voyez bien que ça pose le problème des conditions par lesquelles un analyste a à être digne de confiance. En quoi l'est-il? Sommairement, je dirais, pour l'instant, précisément que son désir ne doit pas être placé comme celui que je viens de décrire, mais que son désir ne doit pas avoir pour voix de colmater la barre en faisant émerger l'objet, mais que son désir est de la maintenir, cette barre, et de la porter à incandescence comme ce qui se passe au point B4-R4 où la barre est portée à ce point d'extrême incandescence, je dirais sommairement. Tout ceci ne nous rend pas compte encore pourquoi en S de A, alors que le sujet n'a pas de garanties, qu'est-ce qui fait qu'il accède au fait de pouvoir soutenir ce qu'il dit? Et comment il faut rendre compte du fait que, s'il y arrive, c'est par le chemin en B3-R3, - vous vous rappelez — quand l'Autre est en position de Savoir absolu, le sujet peut arriver en S de A après avoir fait l'expérience de la dépossession de sa pensée, dépossession totale de sa pensée.

Supposons, si vous voulez, pour aller un peu plus loin, un analyste qui ne soit pas passé par cette dépossession de la pensée et qui entretiendrait avec la théorie psychanalytique des rapports de possédant, des rapports de possédant comparables à ceux, si vous voulez, de l'Avare et de sa cassette. Un tel analyste, dans son rapport à la théorie, naturellement ne peut voir que le

gain de l'opération; le gain de l'opération est évident; la chose est à portée de la main et par définition ce qu'il ne voit pas, c'est ce qu'il perd dans l'opération. Qu'est-ce qu'il perd? Précisément ce qu'il perd, c'est la dimension de la topologie qu'il y a en lui, c'est-à-dire la dimension du lieu de l'énonciation, c'est-à-dire la dimension de la présence qui en lui peut répondre présente, répondre de ce qu'il énonce. Ce que je dirais alors, c'est que, dans cette position, est-ce que le sujet, l'analyste en question, n'est pas en position qui correspond psychanalytiquement au démenti, c'est-à-dire, est-ce qu'il est possible d'un côté de dire oui au savoir, et de l'autre de dire non au lieu d'où ce savoir est émis. Si ce clivage a été opéré, on peut penser que la vérité qui est dans le sujet ayant opéré ce clivage, d'être restée en dehors du circuit de la parole, va court-circuiter le circuit de la parole comme, si vous voulez, lui rappeler une nostalgie absolument douloureuse qu'il ne faudra jamais réveiller. Et c'est pourquoi je dirais, si un « parl'êtré » se met à la ramener à ce moment-là et à faire entendre un autre son de cloche, Lacan par exemple, comme aux temps héroïques, l'analyste en question — pensons à l'I P A. ou même, sans aller si loin, à ce qui se passait chez nous — ne peut littéralement pas supporter l'écho que cela renvoie en lui. Ce clivage dont je vous parle, qu'il est tentant d'opérer, puisqu'il évite la division, il implique en effet pour l'analyste, si lui est clivé, ça implique que son Autre aussi est clivé et son Autre est clivé, je dirais, entre un Autre qui ne mentirait jamais et un Autre qui mentirait toujours, si vous voulez, le Malin, celui qui trompe, dont pour se défier il suffit, pour ne pas errer, il suffit de n'être pas dupe. Vous savez bien que « les non-dupes errent », et vous voyez que c'est de la renonciation à cette duplicité de l'Autre que le sujet est nécessairement en position de passant, c'est-à-dire d'hérétique. Et je vous ferai remarquer que Lacan, plus d'une fois, s'est désigné nommément comme hérétique, et nommément, comme passant. Mon hypothèse transitoire, c'est de dire que dans la flèche rouge qui amène à B4-R4 (1), qui font communier S2 et S de A, flèche que j'ai écrit en haut violette (3), qui fait passer du fading \$ à de D à S de A, c'est là la Passe, le mouvement par lequel quelque chose de la Passe peut être dit.

Maintenant approfondissons encore, si vous voulez, le caractère scandaleux, c'est le mot, du message transmis en S de A, message de l'hérétique. je vous l'ai dit d'abord, il n'y a plus ces deux divinités, il n'y a donc plus la garantie de la cassette. Le sujet parle avec en lui un répondant de ce qu'il dit. Ce qui est très intéressant, quand nous lisons, — je fais une parenthèse rapide — *Le manuel des Inquisiteurs*, et ils sont intéressants parce qu'ils correspondent à la lettre à ce qui s'est passé dans un passé récent pour nous — c'est que l'Inquisiteur repère parfaitement bien de quoi il est question dans ce S de A; il le repère dans sa façon de définir l'hérétique: l'hérétique, c'est pas celui qui erre, qui est dans l'erreur, « *errare humanum est* », c'est celui qui persévère, c'est-à-dire celui qui dit « je dis et je répète », c'est-à-dire celui qui pose un « je » dont un autre « je » diabolique — « *errare diabolicum* » — diabolique répond, et effectivement ce « je » de l'énonciation, il est diabolique parce que comme le diable, il est diaboliquement insaisissable: le diable ne ment pas toujours. S'il mentait toujours ça reviendrait au fait de dire la vérité. Vous voyez que l'Inquisiteur, il repère bien de quoi il s'agit, c'est-à-dire d'une articulation entre les deux « je », au niveau de ce S de A. Et c'est pourquoi, quoi qu'il dise, il ne demande pas à l'hérétique son aveu, mais son désaveu. Vous sentez la nuance qu'il y a entre les deux, puisque je vous ai parlé tout à l'heure, de désaveu au sein même de l'Inquisiteur dans ce clivage des deux Autres. Ce désaveu d'ailleurs, remarquez que je ne jette la pierre à personne, ce désaveu nous guette à tous les instants. Il n'est pas tellement rare de voir par exemple un analyste en contrôle qui, à un moment donné de son parcours, préfère s'allonger sur le divan plutôt que de continuer le contrôle, et ce que l'on voit souvent c'est que, s'il préfère s'allonger, c'est comme si allongé, la règle étant de pouvoir dire n'importe quoi, comme si, à ce moment-là, il était dégagé du fait qu'il avait à répondre de ce qu'il dit, qu'il pouvait parler sans responsabilité. Cet analysant peut croire ça un certain temps jusqu'au jour où il découvre, allongé, que, de ces signifiants dont il pensait ne pas avoir à répondre au sens de la responsabilité, il a à en répondre, et ce jour là peut-être, l'analysant, pour lui, se profile la passe parce que, à ce moment là, on pourrait dire qu'il n'est plus le disciple seulement de Lacan ou de Freud, mais qu'il devient le disciple de son symptôme, c'est-à-dire qu'il s'en laisse enseigner et que si par exemple l'analysant en question était Bozef, si compliqué que soit le trajet de Bozef, il ne pourrait que découvrir qu'en écrivant ce tracé, que ce tracé d'une certaine façon avait été dessiné déjà, avant même peut-être qu'il ne sache lire, sur les graphes d'un certain docteur Lacan. On peut dire à ce moment-là que l'analysant n'a plus à se faire le porte-parole du maître, car il n'a plus à en être, il n'a plus à être, je dirais, porté par le savoir du maître, puisqu'il s'en fait le portant, et c'est ce qu'il délivre en S de A. je tourne en rond pour me rapprocher petit à petit, de plus en plus près, du vif de ce S de

A. C'est-à-dire, au point où nous en sommes, je pourrais dire que Bozef, ça serait à l'issue de ce parcours qu'il serait responsable des graphes qu'il écrit et seulement à ce moment-là.

Maintenant le problème est de rendre compte effectivement de la nature de cette certitude et de cette jouissance de l'Autre dont nous parle Lacan. je suis obligé d'aller vite parce que le temps passe effectivement.

En S de A, il se passe un phénomène contradictoire, qui est celui d'une communion — le mot est de Lacan dans les « Formations de l'inconscient », vous le trouvez — est celui d'une communion coïncidant avec une séparation entre le sujet et l'Autre. Le paradoxe, c'est de comprendre pourquoi c'est au moment de la dissolution du transfert, qu'une certitude puisse naître pour le sujet, et peut-être uniquement à ce moment-là. Pour ça, je suis obligé de faire un rapide retour en arrière, qui est celui du point où nous étions en B3-R3, point de désêtre.

En ce point là, je dirais — je suis obligé parce que pour comprendre ce que c'est que la nature de l'émergence du sujet à l'état pur — en B3R3, rapidement, le sujet était dans une position où le refoulement originaire aurait disparu, fixé par le regard du Réel. Qu'est-ce qui va permettre au sujet de se défixer — rappelez-vous d'ailleurs, qu'au sujet de la fixation Freud l'article au refoulement originaire — qu'est-ce qui va permettre au sujet de se défixer, qu'est-ce qui va permettre à l'Autre qui est dans le Réel de réintégrer son site symbolique? C'est là d'ailleurs que l'art de l'analyste devra savoir se faire entendre. Un exemple: un analysant dans cette position, où pour lui le savoir de l'Autre se balade comme ça dans le Réel, presse son analyste pour voir de quelle façon l'analyste va se manifester, d'où il parle, lui téléphone un jour pour presser un rendez-vous pour voir la réaction, l'analyste répond: « S'il le fallait, nous nous verrions ». Le message, le signifié, n'a rien de très original, pourtant ce message fait effet d'interprétation radicale pour l'analysant, l'effet étant d'arriver à revéhiculer l'Autre dans son lieu symbolique, tout simplement à cause de l'articulation syntaxique, qui a fait que l'analyste en trouvant la formule « s'il le fallait », par l'introduction du « il », s'assujettissant comme l'analysant à la dominance, à la prédominance du signifiant.

Dans le point B3-R3 où le sujet est sans recours, il est sans recours pour comprendre la notion de ce « sans recours », évoquez ce que sont les terreurs nocturnes de l'enfant. Pourquoi effectivement dans le noir l'enfant est-il dans cette position? je dirais que précisément, dans le noir, ce qui se passe pour l'enfant, c'est qu'il n'a pas un coin où aller d'où il ne soit sous le regard de l'Autre; car dans le noir il n'y a pas de recoin. Et c'est précisément en réponse au fait que sous le regard du Réel, il n'y a pas, pour le sujet, en B3-R3, de recours au moindre coin, que le secours appelé par le signifiant du Nom du Père va être de créer un recoin, c'est-à-dire un recoin qui va le soustraire à l'Autre, mais qui va le soustraire également à lui-même en le constituant comme ne sachant pas, puisque c'est justement ce coin lui-même, le coin dans ce qu'il a de plus lui-même, de plus symbolique de lui-même qui va être évaporé. je dirais qu'à ce moment-là — les Écritures nous disent « que la lumière soit » — ce dont il s'agit à ce moment-là c'est « Fiat trou », c'est une expression de Lacan. Et c'est peut-être ce qui s'est passé dans la formule syntaxique que j'évoquai tout à l'heure. Ceci dit, qu'est-ce qui fait que le sujet — je tourne tout le temps autour de ça, vous voyez — qui a perdu la parole, va la retrouver et va pouvoir dire ce « c'est toi »? Eh bien, je dirais que, du fait de l'opération de l'intervention du signifiant du Nom du Père qui a recréé le refoulement originaire, qui a fait disparaître le SZ et remis l'objet a à sa place, du fait de l'opération de ce signifiant du Nom du Père, le Sujet accède à un autre point de vue, à un point de vue où il ne sait pas l'équivalence entre le savoir de l'Autre et la clé qui en lui, manque. Il découvre que ce n'est pas parce que l'Autre reconnaît qu'il manque, qu'il n'y a pas en lui la clé, qu'il manque de la clé essentielle de son être, ce n'est pas parce que l'Autre la reconnaît qu'il la connaît. Je dirais même que, quand il découvre que l'Autre peut reconnaître l'existence de cette clé tout en ne la connaissant pas, c'est-à-dire en ne pouvant pas la lui restituer, si, dans un premier temps il peut tomber dans la désespérance, en vérité c'est à l'espoir que ça peut l'introduire, parce que si l'Autre est en position de reconnaître ce qu'il ne connaît pas, ça introduit la dimension, du fait que l'Autre lui-même a perdu cette même clé, qu'il sait bien de quel manque il s'agit, et l'espoir qui s'ouvre alors, c'est que présentifier l'absence de cette chose perdue, l'ininscriptible, et l'espoir, c'est précisément que l'ininscriptible puisse cesser de ne pas s'écrire. Et c'est ce qui se délivre en S de A.

Le paradoxe invraisemblable sur lequel on débouche, si on peut dire, c'est comment un signifiant, ce signifiant du S de A, peut-il assumer cette impensable contradiction, d'être à la fois ce qui maintient ouverte la béance du ce qui ne cesse pas de s'écrire — quand vous lisez, quand vous entendez une musique qui vous bouleverse ou un poème qui vous bouleverse, le mot

qui fait mouche en vous, on peut dire que c'est qu'il rouvre au maximum cette dimension du refoulement originaire — comment donc ce signifiant peut-il assumer cette contradiction de maintenir cette béance et en même temps d'être ce qui cesse de ne pas s'écrire, par exemple une note très banale de la gamme diachronique, un la tout bête ?

Vous voyez que cette gageure pourtant, c'est ce qui est réalisé dans notre troisième temps du S de A, dont on pourrait dire que la production, de ce S de A, est le résultat d'une ultime dialectique entre le sujet et l'Autre par laquelle l'un et l'autre, en s'y mettant à deux, si j'ose dire, ressuscitent littéralement en un mouvement de rencontre — par lequel, je le répète, Lacan n'a pas hésité à employer le mot de communion, dans la production du mot d'esprit, — cette barre même, cette barre même dont le paradoxe est d'associer et de dissocier dans le même temps. De cette, si vous voulez, de cette rencontre du sujet et de l'Autre, quelques précisions, trois précisions : d'abord il s'agit d'une communion, il ne s'agit pas d'une collaboration. Nous savons ce dont le sujet est capable quand il se fait collaborateur. Autre point : ce mode de communion qui se produit en S de A est un mode dans lequel, à ce moment-là, le sujet ne reçoit pas son message sous forme inversée, puisqu'il serait le seul temps invraisemblable, hors du temps, véritablement hors du temps, où le sujet et l'Autre communiqueraient dans le même savoir au même temps. Quand j'entends savoir, c'est précisément le savoir de cette barre, de ce non-être. Vous voyez que l'expérience de ce manque à être en S de A et justement il faut savoir la distinguer de l'aphanisis qui, lui, est, on pourrait dire, une excommunication du sujet — là il ne s'agit pas de l'être, là on pourrait dire qu'il s'agit effectivement d'une communion dans le non-être et que c'est dans cette mise en commun du signifiant S2 et du signifiant qui manque à l'Autre qu'est délivré ce signifiant que j'articule, que je vais maintenant articuler de plus près à la Passe.

On pourrait dire, si vous voulez, que la barre du sujet et de l'Autre, à communier ensemble, porte le sujet, dans l'incandescence de ce manque partagé, aux sources même de l'existence, bien au-delà de l'objet, bien au-delà du fantasme. Le fait même que dans cette voie le sujet renonce au fantasme, le court-circuite, démontre, à ce moment-là, que ce qui est accentué par lui est la recherche de cette expérience du manque à l'état pur. Enfin vous voyez que le propre de cette réponse, le « c'est toi », tel que je le définis en ce moment, que le propre de cette réponse est qu'elle est une métaphore à l'état pur. Si vous voulez, si le sujet avait répondu : « C'est toi » à l'Autre qui lui aurait demandé : « Alors, oui ou non, c'est moi ? » et qu'alors il lui aurait répondu, sa parole, son énoncé aurait été le même, mais n'aurait pas eu cet effet de message de S de A de se situer dans un contexte, je dirais, purement métonymique, comme cet aphasique décrit par Jakobson qui, par aphasie métaphorique, ne pouvait pas énoncer l'adverbe « non » — n-o-n -, sauf si on lui disait « Dites, non », à ce moment-là il pouvait répondre : « Non, puisque je vous dis que je ne peux pas dire... » démontrant, si vous voulez, par là que le mot lui-même, s'il est déchu de son lieu d'énonciation, chute lui-même comme un simple reste métonymique et perd sa valeur de message métaphorique, tant vous voyez que — j'y reviens -, ce S de A n'a de sens qu'articulé à son lieu d'émission.

Bon, comme il est tard, je vais donc terminer par le problème de la Passe en sautant un certain nombre de choses.

Reprenons notre histoire de Bozef. Pouvons-nous dire que Bozef, telles que les choses se sont passées là, a passé la Passe, c'est-à-dire nous voyons que Bozef est arrivé en délivrant son message « C'est toi », correspond à ce que j'ai repéré, c'est-à-dire être arrivé à se passer d'un intermédiaire, on n'est plus 2, on est qu'1, pour s'adresser à un lieu. Bozef, donc est arrivé au point, le point topologique d'énonciation articulé à son message énoncé. Mais Bozef étant ce point, est-ce que pour autant, s'il est, comme on dirait, « passant », est-ce que pour autant il est capable de témoigner, de rendre compte qu'il est dans la Passe d'où il parle ? Est-ce qu'il en est capable ? Le roi lui-même, qui serait, en R4, dans la position de l'analyste, lui est capable de reconnaître le lieu d'où parle Bozef. Il l'entend. Mais le roi — ce n'est pas par hasard que le roi qui est l'analyste — le roi n'est pas le jury d'agrément. J'en reviens à ma question : si toute la valeur du message S de A est qu'il soit émis un certain lieu, comment ce lieu peut être transmis, arriver jusqu'au jury ? Parce que, en S de A, Bozef peut soutenir ce qu'il dit, mais au nom d'une vérité qu'il se trouve éprouver, mais dont il ne sait rien : il ne sait rien de ce lieu. Autrement dit : si Bozef est, d'une certaine façon, dans la Passe, je ne dirais pas pour autant qu'il occupe la position de passant, pour autant qu'étant placé au lieu de vérité, à ce moment-là, il n'est pas placé pour en dire quelque chose. Peut-on en même temps parler de ce lieu, B4-R4, et dire ce lieu ?

Nous l'avons déjà dit, si le propre de ce S de A est de ne pouvoir être recelable dans aucune cassette, pour revenir à notre métaphore de l'analyste

possédant, nous faisons un pas de plus et nous disons maintenant, qu'en temps que lieu, ce lieu ne se dit pas tel quel et ne peut pas arriver tel quel au jury.

Bon, je vais illustrer ça de la façon suivante : quand vous entendez un analyste lacanien, un disciple lacanien, parler du passant Lacan, puisque Lacan s'est défini comme ne cessant pas de passer la Passe, quand vous l'entendez, ce passeur, est-ce que vous pouvez dire qu'en entendant ce passeur vous entendez d'où parle Lacan ? Vous ne pouvez pas le dire. D'où parle Lacan, le S de A de Lacan, vous pouvez le repérer éventuellement quand vous l'entendez ou quand vous le lisez ; mais, quand vous l'entendez, je vous ferai remarquer et je fais un pas de plus là, qu'il se supporte toujours d'un écrit. Autre exemple : pensez-vous que ce qui était advenu de la psychanalyse, avant que Lacan n'y mette la main, soit imputable uniquement au fait que les analystes d'alors étaient de mauvais passeurs ou bien que le jury d'agrément qu'ils représentaient, l'agréait d'une façon qui n'était pas ça. Les deux hypothèses sont peut-être vraies, mais pas suffisantes. Si Lacan, à un temps donné, rappelait aux analystes qu'ils feraient mieux de lire Freud que de lire Fenichel, qu'est-ce qu'il leur a dit en leur rappelant ça, sinon que pour, s'ils voulaient réellement agréer Freud, il leur fallait un passeur, j'allais dire, digne de cette définition, c'est-à-dire le dispositif topologique, l'écrit de Freud qui témoigne que Freud ne disjoint pas ce qu'il dit du lieu d'où il le dit, et que si on veut opérer, comme dans certaines sociétés de psychanalyse, un nivellement dans l'œuvre de Freud — vous entendez que dans nivellement le mot « vel » est barré, c'est-à-dire qu'on entend plus la dimension du « parl'être Freud » : Ce à quoi l'on aboutit, c'est effectivement à une prise de possession de la théorie que l'on peut mettre en cassette.

Qu'est-ce qui se passe, n'est-ce pas, le danger, si l'analyste donc ne se fait pas passant, c'est-à-dire si, je pourrais dire que la lecture même de Freud, du passeur Freud, en tant que manifestant sa décision, n'opère pas sur eux-mêmes un effet de division, c'est-à-dire cette exigence du S de A qui fait sentir que Freud, en lui, témoigne de ce lieu indivisible de ce qu'il dit et qui en fait le répondant hérétique de sa parole. Parce que le propre d'un écrit, n'est-ce pas, — je vous donne ce dernier exemple avant de conclure — le propre d'un écrit quel qu'il soit, c'est que dans un écrit le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation peuvent bien être présents, mais ce n'est pas pour autant que l'écrit sera passeur : l'écrit ne sera passeur que si les deux « je » sont, de façon transmissible, articulés. Prenez l'exemple un peu caractéristique de l'interprète, du comédien ; un interprète déchiré, quand il interprète un texte, un écrit, il sera déchirant pour ce jury qu'est le spectateur, ses pleurs vous arracheront des pleurs et quoi qu'il dise qu'il joue la comédie, on peut dire que s'il pleure, s'il est bouleversé, quelque part, c'est son énonciation qui est mise en branle par les signifiants de l'auteur ; en sorte que ce que je vous dis, c'est que ce n'est pas l'interprète qui est le passeur du texte, c'est le texte qui est le passeur de l'énonciation du comédien. J'ai même entendu dire à l'École freudienne, ce sont des choses qui se disent, que certains des passants qui auraient été agréés par le jury, si le passant est agréé, c'est qu'il aurait su susciter chez son passeur une énonciation du passeur qui, elle, passe auprès du jury et qui, passant, fait passer le reste, c'est-à-dire le passant.

J'en reviens à mon point de départ pour vous montrer que c'est encore plus compliqué que ça. Si l'auteur lui-même, dont je parle, jouait son propre rôle dans la fiction que je vous disais, ça ne prouve pas, s'il jouait son propre personnage, qu'il le jouait à la perfection, criant de vérité comme on dit, — c'est arrivé à de grands auteurs comme Molière -, ça ne prouve pas que, si le hasard acceptait cette fiction, si le hasard de la vie le faisait rencontrer la même situation que celle qu'il avait décrite à son personnage, ça ne prouve pas que, à ce moment-là, il ne serait pas gauche, emprunté ; et pourtant, les signifiants en question, il ne s'agit pas, comme pour le comédien, de signifiants empruntés, ce serait en principe les siens. J'en arrive donc à l'idée que l'auteur n'est pas du tout superposable à celui qu'il met en scène et j'en reviens à Bozef. Et je termine là-dessus.

Bozef donc, en S de A est dans la position d'être passant, mais il n'est pas dans la position de témoigner d'où il est passant. Qu'est-ce qui peut rendre compte de la position, je vous le demande, d'où il parle, sinon cet enchaînement de graphes que je vous ai dessinés — je ne les ai pas terminés malheureusement — que je vous ai dessinés au tableau. Si cette hypothèse est vraie, c'est-à-dire si le passeur, cet écrit, ces graphes ont fonctionné comme passeurs en ceci qu'ils témoignent du lieu de l'énonciation strictement articulé à l'énoncé, qui est le passant, puisque ce n'est pas Bozef ? Je répondrai assez simplement et je dirai que, dans le fond, le passant, c'est l'écrivain de celui qui a mis en place, qui a écrit, qui a écrit cet écrit, ces graphes. Je dirai même que par exemple, si Lacan dit qu'il ne cesse pas de passer la Passe, c'est peut-être pour cette raison ; il ne cesse pas et nous pouvons penser qu'il ne cessera

jamais ; il ne cesse pas parce que, séminaire après séminaire, il crée, il ressuscite le passeur, qu'est son écrit, c'est-à-dire qu'il crée les conditions de sa division. Il crée, comme Bozef, à un moment donné dans son parcours, mis au pied du mur, se met à la place du transmetteur pour se faire en même temps émetteur et transmetteur, dans la flèche violette, quand il renonce à l'intermédiaire, Lacan, séminaire après séminaire, créant et recréant son passeur, ne peut effectivement pas cesser de passer la Passe, d'autant que l'Autre auquel il s'adresse n'est certainement pas un jury dont il attend un Amen quelconque. Si... j'imagine les réactions, n'est-ce pas, négatives qu'on me rétorquera, de dire qu'un écrit pourrait faire fonction de passeur auprès d'un jury ; j'ai d'ailleurs incidemment appris par Jean Clavreul, que c'est une proposition qu'il avait faite, il y a quelques années, de penser à cette notion d'un écrit comme passeur ; l'objection qu'on me fera immédiatement, c'est de dire : faire d'un écrit un passeur, effectivement alors il s'agit de faire un rapport, un rapport, pourquoi pas une maîtrise universitaire ? Naturellement, la réponse que je donnerai tout de suite à ce contradicteur, sera de dire si celui qui écrit, si l'Autre auquel il s'adresse, est identifiable à un jury, effectivement ce qu'il produira sera éventuellement effectivement un rapport peut-être excellent, mais effectivement universitaire. Mais si, dans cet écrit, il témoigne, comme je pense avoir essayé de le faire, du lieu de la façon dont un énoncé et une énonciation s'articulent topologiquement de façon fondée et articulable, et que, outre ce qui est articulé entre les lignes, passe la présence qui répond de l'écrit, la présence répondante hérétique, qui, elle, est le garant qu'il ne s'agit pas d'un écrit universitaire, mais effectivement d'un écrit qui crée les dispositions topologiques où en même temps un « parl'être » assume, enfin vit en même temps sa division passeur-passant.

Bon, en conclusion, ce que je vous dirai, c'est que ce n'est pas pour autre chose que les conséquences mêmes de cette hypothèse de travail qui ne m'autorisait pas à faire la Passe telle que topologiquement elle fonctionne en ce moment dans l'École freudienne, qui m'ont fait produire ce qui m'apparaît être comme ce passeur qu'est cet écrit, qui, par son dispositif topologique mis en place, m'a permis de rendre compte d'une articulation transmissible possible entre les deux « je ». A qui cet écrit était-il destiné quand je l'ai fait, je n'en savais strictement rien avant que le Dr Lacan m'ait demandé de vous en parler.